This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II B. 1961

L'INGÉNU,

HISTOIRE

VERITABLE,

Tirée de Manuſcrits du Père Queſnel.

Par M. DE VOLTAIRE.

A GENEVE.

1767.

LINGUET,

HISTORIEN,

VERITABLE,

DE LUI-MÊME,

ET DE SES OUVRAGES.

1776.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Comment le Prieur de Nôtre Dame de la Montagne & Mlle. ſa ſœur rencontrèrent un Huron.* Page 1

CHAP. II. *Le Huron nommé l'Ingénu connu de ſes parents.* 13

CHAP. III. *Converti.* 20

CHAP. IV. *Batiſé.* 26

CHAP. V. *L'Ingénu amoureux.* 32

CHAP. VI. *Il court chez ſa maîtreſſe, & devient furieux.* 38

CHAP. VII. *Repouſſe les Anglais.* 43

CHAP. VIII. *Il va en Cour, ſoupe en chemin avec des Huguenots.* 49

CHAP. IX. *Son arrivée à Verſailles. Sa réception à la Cour.* 54

CHAP. X. *L'Ingénu enfermé à la Baſtille avec un Janſeniſte.* 60.

CHAP. XI. *Comment il dévelope ſon génie.* 69

CHAP.

CHAP. XII. *Ce qu'il penſe des pieces de Théatre.* - - 75
CHAP. XIII. *La belle St. Yves va à Verſailles.* - - 78
CHAP. XIV. *Progrès de l'eſprit de l'Ingénu.* - - - 86
CHAP. XV. *La belle St. Yves réſiſte à des propoſitions délicates.* - 90
CHAP. XVI. *Elle conſulte un Jéſuite.* 95
CHAP. XVII. *Elle ſuccombe par vertu.* 99
CHAP. XVIII. *Elle délivre ſon amant & un Janſéniſte.* - - 103
CHAP. XIX. *L'Ingenu, la belle St. Yves & leurs parents ſont raſſemblés.* 109
CHAP. XX. *La belle St. Yves meurt, & ce qui en arrive.* 121

L'INGENU.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le Prieur de Nôtre Dame de la Montagne & Mademoiſelle ſa ſœur rencontrèrent un Huron.

UN jour St. Dunſtan Irlandais de nation & Saint de profeſſion, partit d'Irlande ſur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France, & arriva par cette voiture à la baye de St. Malo. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à ſa montagne, qui lui fit de profondes révérences, & s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunſtan fonda un petit prieuré dans ces quartiers là, & lui donna le nom de prieuré de la montagne, qu'il porte encor, comme un chacun ſçait.

En l'année 1689, le 15. Juillet au ſoir, l'Abbé de Kerkabon, prieur de nôtre Dame de la Montagne, ſe promenait ſur le bord de la mer avec Mademoiſelle de Kerkabon ſa ſœur pour prendre le frais. Le prieur déja un peu ſur l'âge était un très bon eccléſiaſtique, aimé de ſes voiſins, après l'avoir été autrefois de ſes voiſines. Ce qui lui avait donné ſurtout une grande conſidération, c'eſt qu'il était le ſeul bénéficier du païs qu'on ne fût pas obligé de porter dans ſon lit quand il avait ſoupé avec ſes confrères. Il ſavait aſſez honnêtement de Théologie; & quand il était las de lire St. Auguſtin, il s'amuſait avec Rabelais; auſſi tout le monde diſait du bien de lui.

Madlle. de Kerkabon, qui n'avait jamais été mariée, quoiqu'elle eût grande envie de l'être, conſervait de la fraicheur à l'âge de quarante-cinq ans; ſon caractère était bon & ſenſible, elle aimait le plaiſir & était dévote.

Le Prieur diſait à ſa ſœur en regardant la mer: Hélas! c'eſt ici que s'embarqua nôtre pauvre frère avec nôtre chère belle-ſœur Mad. de Kerkabon ſa femme ſur la frégate l'Hirondelle en 1669, pour aller ſervir

vir en Canada. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions eſpérer de le revoir encore.

Croyez-vous, diſait Madlle. de Kerkabon, que nôtre belle-ſœur ait été mangée par les Iroquois comme on nous l'a dit? Il eſt certain que ſi elle n'avait pas été mangée, elle ſerrait revenue au païs. Je la pleurerai toute ma vie; c'était une femme charmante; & nôtre frère qui avait beaucoup d'eſprit aurait fait aſſurément une grande fortune.

Comme ils s'attendriſſaient l'un & l'autre à ce ſouvenir, ils virent entrer dans la baye de Rence un petit bâtiment qui arrivait avec la marée; c'était des Anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur païs. Ils ſautèrent à terre ſans regarder Mr. le Prieur ni Mlle. ſa ſœur, qui fut très choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très bien fait, qui s'élança d'un ſaut par deſſus la tête de ſes compagnons, & ſe trouva vis-à-vis Mademoiſelle. Il lui fit un ſigne de tête, n'étant pas dans l'uſage de faire la révérence. Sa figure & ſon ajuſtement attirèrent les regards du frère & de la ſœur. Il était nu-tête, & nu-jambes,

bes, les pieds chauſſés de petites ſandales, le chef orné de longs cheveux en treſſes, un petit pourpoint qui ſerrait une taille fine & dégagée ; l'air martial & doux. Il tenait dans ſa main une petite bouteille d'eau des Barbades, & dans l'autre une eſpèce de bourſe dans laquelle était un gobelet & de très bon biſcuit de mer. Il parlait Français fort intelligiblement. Il préſenta de ſon eau des Barbades à Mlle. de Kerkabon & à Mr. ſon frère ; il en bût avec eux ; il leur en fit reboire encor, & tout cela d'un air ſi ſimple & ſi naturel que le frère & la ſœur en furent charmés. Ils lui offrirent leurs ſervices, en lui demandant qui il était & où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en ſavait rien, qu'il était curieux, qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites, qu'il était venu, & allait s'en retourner.

Mr. le Prieur jugeant à ſon accent qu'il n'était pas Anglais, prit la liberté de lui demander de quel païs il était. Je ſuis Huron, lui répondit le jeune homme.

Mlle. de Kerkabon étonnée & enchantée de voir un Huron qui lui avait fait des politeſſes, pria le jeune homme à ſouper ; il ne ſe fit pas prier deux fois, & tous trois allèrent

allèrent de compagnie au prieuré de nôtre Dame de la Montagne.

La courte & ronde demoiſelle le regardait de tous ſes petits yeux, & diſait de temps en temps au prieur, Ce grand garçon là a un tein de lys & de roſe! qu'il a une belle peau pour un Huron; Vous avez raiſon, ma ſœur, diſait le prieur. Elle faiſait cent queſtions coup ſur coup, & le voyageur répondait toujours fort juſte.

Le bruit ſe répandit bientôt qu'il y avait un Huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empreſſa d'y venir ſouper. L'Abbé de St. Yves y vint avec Mlle. ſa ſœur, jeune Baſſe Brette, fort jolie & très bien élevée. Le Bailly, le receveur des tailles & leurs femmes furent du ſouper. On plaça l'étranger entre Mlle. de Kerkabon & Mlle. de St. Yves. Tout le monde le regardait avec admiration; tout le monde lui parlait & l'interrogeait à la fois; le Huron ne s'en émouvait pas. Il ſemblait qu'il eût pris pour ſa déviſe celle de Mylord Bolingbroke : *nihil admirari.* Mais à la fin excédé de tant de bruit, il leur dit avec aſſez de douceur, mais avec un peu de fermeté, Meſſieurs, dans mon païs on

parle l'un après l'autre ; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre ? La raiſon fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques moments. Il ſe fit un grand ſilence. Mr. le Bailly qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maiſon qu'il ſe trouvat, & qui était le plus grand queſtionneur de la province, lui dit en ouvrant la bouche d'un demi-pied, Mr. comment vous nommez-vous ? On m'a toujours appellé l'Ingénu, reprit le Huron, & on m'a confirmé ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je penſe, comme je fais tout ce que je veux.

Comment étant né Huron avez-vous pu, Monſieur, venir en Angleterre ? C'eſt qu'on m'y a mené ; j'ai été fait dans un combat priſonnier par les Anglais après m'être aſſez bien défendu ; & les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils ſont braves & qu'ils ſont auſſi honnêtes que nous, m'ayant propoſé de me rendre à mes parents ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que de mon naturel j'aime paſſionément à voir du païs.

Mais,

Mais, Monſieur, dit le Bailly, avec ſon ton impoſant, comment avez-vous pu abandonner ainſi père & mère ? C'eſt que je n'ai jamais connu ni père ni mère, dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, & tout le monde répétait, *ni père ni mère !* Nous lui en ſervirons, dit la maïtreſſe de la maiſon à ſon frère le prieur ; que ce Monſieur le Huron eſt intéreſſant ! L'Ingénu la remercia avec une cordialité noble & fière, & lui fit comprendre qu'il n'avait beſoin de rien.

Je m'aperçois, Mr. l'Ingénu, dit le grave Bailly, que vous parlez mieux Français qu'il n'apartient à un Huron. Un Français, dit-il, que nous avions pris dans ma grande jeuneſſe en Huronie, & pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enſeigna ſa langue ; j'aprends très vite ce que je veux aprendre. J'ai trouvé en arrivant à Plimouth un de vos Français réfugiés que vous appellez huguenots, je ne ſais pourquoi : il m'a fait faire quelques progrès dans la connaiſſance de vôtre langue ; & dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je ſuis venu voir vôtre païs, parce que j'aime aſſez les Français quand ils ne font pas trop de queſtions.

L'Abbé de St. Yves malgré ce petit avertiſſement lui demanda laquelle des trois langues lui plaiſait davantage, la Hurone, l'Anglaiſe ou la Françaiſe ? La Hurone, ſans contredit, répondit l'Ingénu. Eſt-il poſſible ? s'écria Mlle. de Kerkabon ; j'avais toujours crue que la Françaiſe était la plus belle de toutes les langues après le Bas-Breton.

Alors ce fut à qui demanderait à l'Ingénu, comment on diſoit en Huron du tabac, & il répondait *Taya* ; comment on diſait manger, & il répondait *Eſſenten*. Mlle. de Kerkabon voulut abſolument ſavoir comment on diſait faire l'amour, il lui répondit *Trovander* (*), & ſoutint non ſans apparence de raiſon que ces mots là valaient bien les mots Français & Anglais qui leur correſpondaient. *Trovander* parut très joli à tous les convives.

Mr. le Prieur qui avait dans ſa bibliothèque la grammaire Hurone dont le révérend père Sagar Théodat récolet, fameux miſſionnaire, lui avait fait préſent, ſortit de table un moment pour l'aller conſulter. Il revint tout haletant de tendreſſe

(*) Tous ces noms ſont en effet Hurons.

& de joye. Il reconnut l'Ingénu pour un vrai Huron. On diſputa un peu ſur la multiplicité des langues, & on convint que ſans l'avanture de la tour de Babel toute la terre aurait parlé Français.

L'interrogant Bailly qui juſques là s'était défié un peu du perſonnage, conçut pour lui un profond reſpect; il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant, de quoi l'Ingénu ne s'aperçut pas.

Mlle. de St. Yves était fort curieuſe de ſavoir comment on faiſait l'amour au païs des Hurons? En faiſant de belles actions, répondit-il, pour plaire aux perſonnes qui vous reſſemblent. Tous les convives applaudirent avec étonnement. Mlle. de St. Yves rougit, & fut fort aiſe. Mlle. de Kerkabon rougit auſſi, mais elle n'était pas ſi aiſe; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adreſſat pas à elle, mais elle était ſi bonne perſonne que ſon affection pour le Huron n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda avec beaucoup de bonté, combien il avait eu de maîtreſſes en Huronie? Je n'en ai jamais eu qu'une, dit l'Ingénu; c'était Madlle. Abacaba la bonne amie de ma chère nourrice; les joncs ne ſont pas plus droit, l'hermine n'eſt pas

plus

plus blanche, les moutons ſont moins doux, les aigles moins fiers, & les cerfs ne ſont pas ſi légers que l'était Abacaba. Elle pourſuivait un jour un liévre dans nôtre voiſinage, environ à cinquante lieues de nôtre habitation. Un Algonquin mal élevé qui habitait cent lieues plus loin, vint lui prendre ſon liévre; je le ſçus, j'y courus, je terraſſai l'Algonquin d'un coup de maſſuë, je l'amenai aux pieds de ma maîtreſſe pieds & poings liés. Les parents d'Abacaba voulurent le manger, mais je n'eus jamais de goût pour ces ſortes de feſtins; je lui rendis ſa liberté, j'en fis un ami. Abacaba fut ſi touchée de mon procédé qu'elle me préféra à tous ſes amants. Elle m'aimerait encor ſi elle n'avait pas été mangée par un ours. J'ai puni l'ours, j'ai porté longtemps ſa peau, mais celle ne m'a pas conſolé.

Mlle. de St. Yves à ce récit ſentait un plaiſir ſecret d'aprendre que l'Ingénu n'avait eu qu'une maîtreſſe, & qu'Abacaba n'était plus; mais elle ne démêlait pas la cauſe de ſon plaiſir. Tout le monde fixait les yeux ſur l'Ingénu; on le louait beaucoup d'avoir empêché ſes camarades de manger un Algonquin.

L'impi-

L'impitoyable Bailly qui ne pouvait réprimer sa fureur de questionner, poussa enfin la curiosité jusqu'à s'informer de quelle religion était Mr. le Huron? s'il avait choisi la religion Anglicane ou la Gallicane, ou la Huguenote. Je suis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. Hélas! s'écria la Kerkabon, je vois bien que ces malheureux Anglais n'ont pas seulement songé à le batiser. Eh mon Dieu, disait Mlle. de St. Yves, comment se peut-il que les Hurons ne soient pas Catholiques? est-ce que les RR. PP. Jésuites ne les ont pas tout convertis? L'Ingénu l'assura que dans son païs on ne convertissait personne; que jamais un vrai Huron n'avait changé d'opinion, & que même il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifiat inconstance. Ces derniers mots plurent extrémement à Mlle. de St. Yves.

Nous le batiserons, nous le batiserons, disait la Kerkabon à Mr. le Prieur, vous en aurez l'honneur, mon cher frère, je veux absolument être sa marine; Mr. l'Abbé de St. Yves le présentera sur les fonts: ce sera une cérémonie bien brillante, il en sera parlé dans toute la basse Bretagne,

Bretagne, & celà nous fera un honneur infini. Toute la compagnie ſeconda la maîtreſſe de la maiſon; tout les convives criaient, nous le batiſerons. L'Ingénu répondit qu'en Angleterre on laiſſait vivre les gens à leur fantaiſie. Il témoigna que la propoſition ne lui plaiſait point du tout, & que la loi des Hurons valait pour le moins la loi des bas Bretons; enfin, il dit qu'il repartait le lendemain. On acheva de vuider ſa bouteille d'eau des Barbades, & chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'Ingénu dans ſa chambre, Mlle. de Kerkabon & ſon amie Mlle. de St. Yves, ne purent ſe tenir de regarder par le trou d'une large ſerrure pour voir comment dormait un Huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit ſur le plancher, & qu'il repoſait dans la plus belle attitude du monde.

CHAPITRE SECOND.

Le Huron nommé l'Ingénu reconnu de ſes parents.

L'Ingénu, ſelon ſa coutume, s'éveilla avec le ſoleil au chant du coq, qu'on appelle en Angleterre & en Huronie, la trompette du jour. Il n'était pas comme la bonne compagnie qui languit dans un lit oiſeux, juſqu'à ce que le ſoleil ait fait la moitié de ſon tour, qui ne puit ni dormir ni ſe lever, qui perd tant d'heures précieuſes dans cet état mitoyen entre la vie & la mort, & qui ſe plaint encore que la vie eſt trop courte.

Il avait déja fait deux ou trois lieuës, il avait tué trente piéces de gibier à balle ſeule, lorſqu'en rentrant il trouva Mr. le Prieur de nôtre Dame de la Montagne & ſa diſcrete ſœur, ſe promenant en bonnet de nuit dans leur petit jardin. Il leur préſenta toute ſa chaſſe, & en tirant de ſa chemiſe

chemiſe une eſpèce de petit taliſman qu'il portait toujours à ſon cou, il les pria de l'accepter en reconnaiſſance de leur bonne réception; c'eſt ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il; on m'a aſſuré que je ſerais toujours heureux tant que je porterais ce petit brimborion ſur moi, & je vous le donne afin que vous ſoyez toujours heureux.

Le Prieur & Mdlle. ſourirent avec attendriſſement de la naïveté de l'Ingénu. Ce préſent conſiſtait en deux petits portraits aſſez mal faits, attachés enſemble avec une courroie fort graſſe.

Mlle. de Kerkabon lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie? Non, dit l'Ingénu, cette rareté me vient de ma nourrice; ſon mari l'avait eu par conquête en dépouillant quelques Français du Canada qui nous avaient fait la guerre; c'eſt tout ce que j'en ai ſçu.

Le Prieur regardait attentivement ces portraits; il changea de couleur, il s'émut, ſes mains tremblèrent; Par nôtre Dame de la Montagne, s'écria-t-il, je crois que voilà le viſage de mon frère le Capitaine & de ſa femme. Mlle. après les avoir confi-

considérés avec la même émotion, en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement & d'une joye mêlée de douleur, tous deux s'attendrissaient, tous deux pleuraient, leur cœur palpitait, ils poussaient des cris, ils s'arrachaient les portraits, chacun d'eux les prenait & les rendait vingt fois en une seconde; ils dévoraient des yeux les portraits & le Huron; ils lui demandaient l'un après l'autre, & tous deux à la fois, en quel lieu, en quel temps, comment ces mignatures étaient tombées entre les mains de sa nourrice; ils raprochaient, ils comptaient les temps depuis le départ du Capitaine; ils se souvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été jusqu'au païs des Hurons, & que depuis ce temps, ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'Ingénu leur avait dit qu'il n'avait connu ni père ni mère. Le Prieur qui était homme de sens, remarqua que l'Ingénu avait un peu de barbe; il savait très bien que les Hurons n'en ont point. Son menton est cotoné, il est donc fils d'un homme d'Europe. Mon frère & ma belle-sœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons en 1669. Mon neveu devait

devait alors être à la mammelle ; la nourrice Hurone lui a sauvé la vie & lui a servi de mère ; enfin après cent questions & cent réponses, le Prieur & sa sœur conclurent que le Huron était leur propre neveu. Ils l'embrassaient en versant des larmes ; & l'Ingénu riait, ne pouvant s'imaginer qu'un Huron fût neveu d'un Prieur bas Breton.

Toute la compagnie descendit ; Mr. de St. Yves qui était grand physionomiste, compara les deux portraits avec le visage de l'Ingénu ; il fit très habilement remarquer qu'il avait les yeux de sa mère, le front & le nez de feu Mr. le Capitaine de Kerkabon, & des joues qui tenaient de l'un & de l'autre.

Mlle. de St. Yves qui n'avait jamais vu le père ni la mère, assura que l'Ingénu leur ressemblait parfaitement. Ils admiraient tous la providence & l'enchainement des événements de ce monde. Enfin, on était si persuadé, si convaincu de la naissance de l'Ingénu, qu'il consentit lui-même à être neveu de Mr. le Prieur, en disant qu'il aimait autant l'avoir pour son oncle qu'un autre.

On

On alla rendre grace à Dieu dans l'Egliſe de nôtre Dame de la Montagne, tandis que le Huron d'un air indifférent s'amuſait à boire dans la maiſon.

Les Anglais qui l'avaient amené, & qui étaient prêts à mettre à la voile, vinrent lui dire qu'il était temps de partir. Apparemment, leur dit-il, que vous n'avez pas retrouvé vos oncles & vos tantes; je reſte ici, retournez à Plimouth, je vous donne toutes mes hardes, je n'ai plus beſoin de rien au monde, puiſque je ſuis le neveu d'un Prieur. Les Anglais mirent à la voile, en ſe ſouciant fort peu que l'Ingénu eût des parents ou non en baſſe Bretagne.

Après que l'oncle, la tante & la compagnie eurent chanté le *Te Deum*, après que le Bailly eut encor accablé l'Ingénu de queſtions, après qu'on eût épuiſé tout ce que l'étonnement, la joye, la tendreſſe peuvent faire dire, le Prieur de la Montagne & l'Abbé de St. Yves conclurent à faire batiſer l'Ingénu au plus vite. Mais il n'en était pas d'un grand Huron de vingt-deux ans comme d'un enfant qu'on régénère ſans qu'il en ſache rien. Il fallait l'inſtruire, & cela paraiſſait difficile;

car l'Abbé de St. Yves ſuppoſait qu'un homme qui n'était pas né en France n'avait pas le ſens commun.

Le Prieur fit obſerver à la compagnie, que ſi en effet Monſieur l'Ingénu ſon neveu n'avait pas eu le bonheur de naître en baſſe Bretagne, il n'en avait pas moins d'eſprit ; qu'on en pouvait juger par toutes ſes réponſes, & que ſurement la nature l'avait beaucoup favoriſé, tant du côté paternel que du maternel.

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre ? il dit qu'il avait lu Rabelais traduit en Anglais, & quelques morceaux de Shakeſpeare qu'il ſavait par cœur ; qu'il avait trouvé ſes livres chez le Capitaine du vaiſſeau, qui l'avait amené de l'Amérique à Plimouth, & qu'il en était fort content. Le Bailly ne manqua pas de l'interroger ſur ces livres. Je vous avoue, dit l'Ingénu, que j'ai cru en deviner quelque choſe, & que je n'ai pas entendu le reſte.

L'Abbé de St. Yves à ce diſcours fit réflexion que c'était ainſi que lui-même avait toujours lu, & que la plupart des hommes ne liſaient guéres autrement.

Vous

Vous avez ſans doute lu la Bible, dit-il au Huron. Point du tout, Monſieur l'Abbé; elle n'était pas parmi les livres de mon Capitaine; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme ſont ces maudits Anglais, criait Mlle. Kerkabon; ils feront plus de cas d'une piéce de Shakeſpeare, d'un plumb-pouding & d'une bouteille de rum que du Pentateuque. Auſſi n'ont-ils jamais converti perſonne en Amérique. Certainement ils ſont maudits de Dieu; & nous leur prendrons la Jamaique & la Virginie avant qu'il ſoit peu de temps.

Quoi qu'il en ſoit, on fit venir le plus habile tailleur de St. Malo pour habiller l'Ingénu de pied en cap. La compagnie ſe ſépara, le Bailly alla faire ſes queſtions ailleurs. Mlle. de St. Yves en partant ſe retourna pluſieurs fois pour regarder l'Ingénu, & il lui fit des révérences plus profondes qu'il n'en avait jamais fait à perſonne en ſa vie.

Le Bailly avant de prendre congé préſenta à Mademoiſelle de St. Yves un grand nigaut de fils qui ſortait du collége; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle était occupée de la politeſſe du Huron.

CHAPITRE TROISIEME.

Le Huron nommé l'Ingénu, converti.

MOnſieur le Prieur voyant qu'il était un peu ſur l'âge, & que Dieu lui envoyait un neveu pour ſa conſolation, ſe mit en tête qu'il pourrait lui réſigner ſon bénéfice s'il réuſſiait à la batiſer & à le faire entrer dans les ordres.

L'Ingénu avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de baſſe Bretagne, fortifiée par le climat du Canada, avait rendu ſa tête ſi vigoureuſe, que quand on frapait deſſus, à peine le ſentait-il; & quand on gravait dedans, rien ne s'effaçait; il n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive & plus nette, que ſon enfance n'ayant point été chargée des inutilités & des ſottiſes qui accablent la notre, les choſes entraient dans ſa cervelle ſans nuage. Le Prieur réſolut enfin de lui faire lire le Nouveau Teſtament.

L'Ingénu

L'Ingénu le dévora avec beaucoup de plaiſir ; mais ne ſachant ni dans quel temps, ni dans quel païs toutes les avantures raportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la ſcène ne fût en baſſe Bretagne ; & il jura qu'il couperait le nez & les oreilles à Caïphe & à Pilate, ſi jamais il rencontrait ces marauts là.

Son oncle charmé de ces bonnes diſpoſitions le mit au fait en peu de temps ; il loua ſon zèle, mais il lui aprit que ce zèle était inutile, attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ ſeize cent quatre-vingt-dix années. L'Ingénu ſçut bientot preſque tout le livre par cœur. Il propoſait quelquefois des difficultés qui mettaient le Prieur fort en peine. Il était obligé ſouvent de conſulter l'Abbé de St. Yves, qui ne ſachant que répondre fit venir un Jéſuite bas Breton pour achever la converſion du Huron.

Enfin, la grace opéra ; l'Ingénu promit de ſe faire Chrétien ; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circomcis ; car, diſait-il, je ne vois pas dans le livre qu'on m'a fait lire, un ſeul perſonnage qui

ne l'aît été ; il eſt donc évident que je dois faire le ſacrifice de mon prépuce ; le plûtot c'eſt le mieux. Il ne délibera point. Il envoya chercher le chirurgien du village, & le pria de lui faire l'opération, comptant réjouïr infiniment Mlle. de Kerkabon & toute la compagnie, quand une fois la choſe ſerait faite. Le frater, qui n'avait point encor fait cette opération, en avertit la famille, qui jetta les hauts cris. La bonne Kerkabon trembla que ſon neveu qui paraiſſait réſolu & expéditif, ne ſe fit lui-même l'opération très mal adroitement, & qu'il n'en réſultat de triſtes effets, auxquels les Dames s'intéreſſent toujours par bonté d'ame.

Le Prieur redreſſa les idées du Huron ; il lui remontra que la circomciſion n'était plus de mode, que le batême était beaucoup plus doux & plus ſalutaire, que la loi de grace n'était pas comme la loi de rigueur. L'Ingénu, qui avait beacoup de bon ſens & de droiture, diſputa, mais reconnut ſon erreur, ce qui eſt aſſez rare en Europe aux gens qui diſputent ; enfin, il promit de ſe faire batiſer quand on voudrait.

Il

Il fallait auparavant ſe confeſſer ; & c'était là le plus difficile. L'Ingénu avait toujours en poche le livre que ſon oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un ſeul Apôtre ſe fût confeſſé, & cela le rendait très rétif. Le Prieur lui ferma la bouche en lui montrant dans l'épitre de St. Jaques le mineur ces mots qui font tant de peine aux héretiques, *confeſſez vos péchés les uns aux autres*. Le Huron ſe tut, & ſe confeſſa à un Récolet. Quand il eut fini, il tira le Récolet du confeſſional, & ſaiſiſſant ſon homme d'un bras vigoureux, il ſe mit à ſa place, & le fit mettre à genoux devant lui ; allons, mon ami, il eſt dit, *confeſſez vous les uns aux autres*. Je t'ai conté mes péchés, tu ne ſortiras pas d'ici que tu ne m'ayes conté les tiens. En parlant ainſi il apuyait ſon large genou contre la poitrine de ſon adverſe partie. Le Récolet pouſſe des hurlements qui font retentir l'égliſe. On accourt au bruit, on voit le catéchumène qui gourmait le moine au nom de St. Jaques le mineur. La joye de batiſer un bas Breton Huron & Anglais était ſi grande, qu'on paſſa par deſſus ces ſingularités. Il y eut même beaucoup de

théologiens qui pensèrent que la confeſſion n'était pas néceſſaire, puiſque le batême tenait lieu de tout.

On prit jour avec l'Evêque de St. Malo, qui flatté, comme on le peut croire, de batiſer un Huron, arriva dans un pompeux équipage ſuivi de ſon clergé. Mlle. de St. Yves en béniſſant Dieu mit ſa plus belle robe, & fit venir une coëffeuſe de St. Malo, pour briller à la cérémonie. L'interrogant Bailly accourut avec toute la contrée. L'égliſe était magnifiquement parée. Mais quand il fallut prendre le Huron pour le mener aux fonts baptiſmaux, on ne le trouva point.

L'oncle & la tante le cherchèrent partout. On crut qu'il était à la chaſſe ſelon ſa coutume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois & les villages voiſins; point de nouvelles du Huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On ſe ſouvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce païs-là. Mr. le Prieur & ſa ſœur étaient perſuadés qu'on n'y batiſait perſonne, & tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'Evêque était confondu & prêt à s'en retourner;

retourner ; le Prieur & l'Abbé de St. Yves ſe déſeſpéraient ; le Bailly interrogeait tous les paſſants avec ſa gravité ordinaire. Mlle. de Kerkabon pleurait. Mlle. de St. Yves ne pleurait pas, mais elle pouſſait de profonds ſoupirs qui ſemblaient témoigner ſon gout pour les ſacrements. Elles ſe promenaient triſtement le long des ſaules & des roſeaux qui bordent la petite rivière de Rence, lorſqu'elles apperçurent au milieu de la rivière une grande figure aſſez blanche, les deux mains croiſées ſur la poitrine. Elles jettèrent un grand cri & ſe détournèrent. Mais la curioſité l'emportant bientôt ſur toute autre conſidération, elles ſe coulèrent doucement entre les roſeaux, & quand elles furent bien ſures de n'être point vuës, elles voulurent voir de quoi il s'agiſſait.

CHAPITRE QUATRIEME.

L'Ingénu batiſé.

LE Prieur & l'Abbé étant accourus, demandèrent à l'Ingénu ce qu'il faiſait là. Eh, parbleu, Meſſieurs, j'attends le batême. Il y a une heure que je ſuis dans l'eau juſqu'au cou, & il n'eſt pas honnête de me laiſſer morfondre.

Mon cher neveu, lui dit tendrement le Prieur, ce n'eſt pas ainſi qu'on batiſe en baſſe Bretagne ; reprenez vos habits & venez avec nous. Mlle. de St. Yves en entendant ce diſcours, diſait tout bas à ſa compagne, Mademoiſelle, croyez-vous qu'il reprenne ſitôt ſes habits ?

Le Huron cependant repartit au Prieur, Vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre ; j'ai bien étudié depuis ce temps là, & je ſuis très certain qu'on ne ſe batiſe pas autrement. L'Eunuque de la Reine Candace fut batiſé dans un ruiſ-

ſeau ;

ſeau ; je vous défie de me montrer dans le livre que vous m'avez donné qu'on s'y ſoit jamais pris d'une autre façon. Je ne ſerai point batiſé du tout, ou je le ſerai dans la rivière. On eut beau lui remontrer que les uſages avaient changé. L'Ingénu était têtu, car il était Breton & Huron. Il revenait toujours, à l'eunuque de la Reine Candace. Et quoique Mlle. ſa tante & Mlle. de St. Yves qui l'avaient obſervé entre les ſaules, fuſſent en droit de lui dire qu'il ne lui apartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent pourtant rien ; tant était grande leur diſcrétion. L'Evêque vint lui-même lui parler, ce qui eſt beaucoup, mais il ne gagna rien ; le Huron diſputa contre l'Evêque.

Montrez moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un ſeul homme qui n'ait pas été batiſé dans la rivière, & je ferai tout ce que vous voudrez.

La tante deſeſpérée avait remarqué que la premiére fois que ſon neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à Mlle. de St. Yves qu'à aucune autre perſonne de la compagnie, qu'il n'avait pas même ſalué Mr. l'Evêque avec

ce

ce reſpect mélé de cordialité qu'il avait témoigné à cette belle demoiſelle. Elle prit le parti de s'adreſſer à elle dans ce grand embarras; elle la pria d'interpoſer ſon crédit pour engager le Huron à ſe faire batiſer de la même manière que les Bretons, ne croyant pas que ſon neveu pût jamais être chrétien, s'il perſiſtait à vouloir être batiſé dans l'eau courante.

Mlle. de St. Yves rougit du plaiſir ſecret qu'elle ſentait d'être chargée d'une ſi importante commiſſion. Elle s'aprocha modeſtement de l'Ingénu, & lui ſerrant la main d'une manière tout-à-fait noble, Eſt-ce que vous ne ferez rien pour moi? lui dit-elle; & en prononçant ces mots elle baiſſait les yeux & les relevait avec une grace attendriſſante. Ah! tout ce que vous voudrez, Mademoiſelle, tout ce que vous me commanderez, batême d'eau, batême de feu, batême de ſang, il n'y a rien que je vous refuſe. Mlle. de St. Yves eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les empreſſements du Prieur, ni les interrogations réitérées du Bailly, ni les raiſonnements même de Mr. l'Evêque, n'avaient pu faire. Elle

ſentit

ſentit ſon triomphe; mais elle n'en ſentait pas encor toute l'étenduë.

Le batême fut adminiſtré & reçu avec toute la décence, toute la magnificence, tout l'agrément poſſibles. L'oncle & la tante cédèrent à Mr. l'Abbé de St. Yves & à ſa ſœur l'honneur de tenir l'Ingénu ſur les fonts. Mlle. de St. Yves rayonnait de joye de ſe voir maraine. Elle ne ſavait pas à quoi ce grand tître l'aſſervisſait; elle accepta cet honneur ſans en connaître les fatales conſéquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût ſuivie d'un grand diné, on ſe mit à table au ſortir du batême. Les goguenards de baſſe Bretagne dirent qu'il ne fallait pas batiſer ſon vin. Mr. le Prieur diſait que le vin, ſelon Salomon, réjouït le cœur de l'homme. Mr. l'Evêque ajoutait que le Patriarche Juda devait lier ſon ânon à la vigne, & tremper ſon manteau dans le ſang du raiſin, & qu'il était bien triſte qu'on n'en pût faire autant en baſſe Bretagne, à laquelle Dieu a dénié les vignes. Chacun tâchait de dire un bon mot ſur le batême de l'Ingénu, & des galanteries à la maraine. Le Bailly,

toujours

toujours interrogant, demandait au Huron s'il ſerait fidèle à ſes promeſſes? Comment voulez-vous que je manque à mes promeſſes, répondit le Huron, puiſque je les ai faites entre les mains de Mlle. de St. Yves?

Le Huron s'échaufa; il but beaucoup à la ſanté de ſa maraine. Si j'avais été batiſé de vôtre main, dit-il, je ſens que l'eau froide qu'on m'a verſé ſur le chignon m'aurait brulé. Le Bailly trouva cela trop poëtique, ne ſachant pas combien l'allégorie eſt familiére au Canada. Mais la maraine en fut extrêmement contente.

On avait donné le nom d'Hercule au batiſé. L'Evêque de St. Malo demandait toujours quel était ce patron dont il n'avait jamais entendu parler. Le Jéſuite, qui était fort ſavant, lui dit, que c'était un Saint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treiziéme qui valait les douze autres, mais dont il ne convenait pas à un Jéſuite de parler; c'était celui d'avoir changé cinquante filles en femmes en une ſeule nuit. Un plaiſant qui ſe trouva là, releva ce miracle avec énergie.

Toutes

Toutes les Dames baiſſérent les yeux, & jugérent à la phyſionomie de l'Ingénu qu'il était digne du Saint dont il portait le nom.

CHAPI-

CHAPITRE CINQUIEME.

L'Ingénu amoureux.

IL faut avouer que depuis ce batême & ce diner, Mlle. de St. Yves ſouhaita paſſionnément que Mr. l'Evêque la fit encor participante de quelque beau ſacrement avec Mr. Hercule l'Ingénu. Cependant comme elle était bien élevée & fort modeſte, elle n'oſait convenir tout-à-fait avec elle-même de ſes tendres ſentiments; mais s'il lui échapait un regard, un mot, un geſte, une penſée, elle envelopait tout cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive & ſage.

Dès que Mr. l'Evêque fut parti, l'Ingénu & Mlle. de St. Yves ſe rencontrèrent ſans avoir fait réflexion qu'ils ſe cherchaient. Ils ſe parlèrent ſans avoir imaginé ce qu'ils ſe diraient. L'Ingénu lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout ſon cœur,

&

& que la belle Abacabá dont il avait été fou dans ſon païs n'aprochait pas d'elle. Mlle. lui répondit avec ſa modeſtie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vite à Mr. le Prieur ſon oncle & à Mlle. ſa tante, & que de ſon côté elle en dirait deux mots à ſon cher frère l'Abbé de St. Yves, & qu'elle ſe flattait d'un conſentement commun.

L'Ingénu lui répond, qu'il n'avait beſoin du conſentement de perſonne, qu'il lui paraiſſait extrêmement ridicule d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire; que quand deux parties ſont d'accord, on n'a pas beſoin d'un tiers pour les accommoder. Je ne conſulte perſonne, dit-il, quand j'ai envie de déjeuner, ou de chaſſer, ou de dormir; je ſçais bien qu'en amour il n'eſt pas mal d'avoir le conſentement de la perſonne à qui on en veut; mais comme ce n'eſt ni de mon oncle ni de ma tante que je ſuis amoureux, ce n'eſt pas à eux que je dois m'adreſſer dans cette affaire; & ſi vous m'en croyez, vous vous paſſerez auſſi de Mr. l'Abbé de St. Yves.

On peut juger que la belle Bretonne employa toute la délicateſſe de ſon eſprit

à réduire ſon Huron aux termes de la bienſéance. Elle ſe fâcha même, & bientôt ſe radoucit. Enfin, on ne ſçait comment aurait fini cette converſation, ſi le jour baiſſant Mr. l'Abbé n'avait ramené ſa ſœur à ſon Abbaïe. L'Ingénu laiſſa coucher ſon oncle & ſa tante, qui étaient un peu fatigués de la cérémonie & de leur long diné. Il paſſa une partie de la nuit à faire des vers en langue Hurone pour ſa bien-aimée; car il faut ſavoir, qu'il n'y a aucun païs de la terre où l'amour n'ait rendu les amants poëtes.

Le lendemain ſon oncle lui parla ainſi après le déjeuner, en préſence de Mlle. Kerkabon qui était tout attendrie. Le ciel ſoit loué de ce que vous avez l'honneur, mon cher neveu, d'être chrétien & bas Breton; mais celà ne ſuffit pas; je ſuis un peu ſur l'âge; mon frère n'a laiſſé qu'un petit coin de terre qui eſt très peu de choſe; j'ai un bon Prieuré; ſi vous voulez ſeulement vous faire ſous-Diacre, comme je l'eſpére, je vous réſignerai mon Prieuré, & vous vivrez fort à vôtre aiſe, après avoir été la conſolation de ma vieilleſſe.

L'Ingénu

L'Ingénu repondit, Mon oncle, grand bien vous faſſe; vivez tant que vous pourrez. Je ne ſçais pas ce que c'eſt que d'être ſous-Diacre, ni que de réſigner; mais tout me ſera bon pourvu que j'aye Mlle. de St. Yves à ma diſpoſition. Eh mon Dieu! mon neveu, que me dites-vous là? vous aimez donc cette belle demoiſelle à la folie? Oui, mon oncle. Hélas! mon neveu, il eſt impoſſible que vous l'épouſiez. Celà eſt très poſſible, mon oncle; car non ſeulement elle m'a ſerré la main en me quittant; mais elle m'a promis qu'elle me demanderoit en mariage; & aſſurément je l'épouſerai. Celà eſt impoſſible, vous dis-je, elle eſt vôtre maraine; c'eſt un péché épouvantable à une maraine de ſerrer la main de ſon filleul: il n'eſt pas permis d'épouſer ſa maraine; les loix divines & humaines s'y opoſent. Morbleu, mon oncle, vous vous moquez de moi; pourquoi ſerait-il défendu d'épouſer ſa maraine quand elle eſt jeune & jolie? je n'ai point vu dans le livre que vous m'avez donné qu'il fut mal d'épouſer les filles qui ont aidé les gens à être batiſés. Je m'aperçois tous les jours qu'on fait ici une infini-

té de choſes qui ne ſont point dans vôtre livre, & qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit. Je vous avoue que celà m'étonne & me fâche. Si on me prive de la belle St. Yves ſous prétexte de mon batême, je vous avertis que je l'enlève & que je me débatiſe.

Le Prieur fut confondu ; ſa ſœur pleura. Mon cher frère, dit-elle, il ne faut pas que nôtre neveu ſe damne ; nôtre ſaint père le Pape peut lui donner diſpenſe, & alors il pourra être chrêtiennement heureux avec ce qu'il aime. L'Ingénu embraſſa ſa tante. Quel eſt donc, dit-il, cet homme charmant qui favoriſe avec tant de bonté les garçons & les filles dans leurs amours ? je veux lui aller parler tout-à-l'heure.

On lui expliqua ce que c'était que le Pape ; & l'Ingénu fut encor plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas un mot de toute celà dans vôtre livre, mon cher oncle ; j'ai voyagé, je connais la mer ; nous ſommes ici ſur la côte de l'Ocean ; & je quitterais Mlle. de St. Yves pour aller demander la permiſſion de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée

à quatre

à quatre cent lieuës d'ici, & dont je n'entends point la langue ! celà eſt d'un ridicule incomprehenſible. Je vais ſur le champ chez Mr. l'Abbé de St. Yves, qui ne demeure qu'à une lieuë de vous, & je vous réponds que j'épouſerai ma maîtreſſe dans la journée.

Comme il parlait encor entra la Bailly, qui ſelon ſa coutume lui demanda où il allait ? Je vais me marier, dit l'Ingénu en courant ; & au bout d'un quart d'heure il était déja chez ſa belle & chère baſſe-Brette qui dormait encore. Ah ! mon frère, diſait Mlle. de Kerkabon au Prieur, jamais vous ne ferez un ſous-Diacre de nôtre neveu.

Le Bailly fut très mécontent de ce voyage ; car il prétendait que ſon fils épouſât la St. Yves ; & ce fils était encor plus ſot & plus inſuportable que ſon père.

CHAPITRE SIXIEME.

L'Ingénu court chez ſa maîtreſſe, & devient furieux.

A Peine l'Ingénu était arrivé, qu'ayant demandé à une vieille ſervante où était la chambre de ſa maîtreſſe, il avait pouſſé fortement la porte mal fermée, & s'était élancé vers le lit. Mlle. de St. Yves ſe réveillant en ſurſaut, s'était écriée, Quoi! c'eſt vous! Ah! c'eſt vous! arrêtez vous! que faites-vous! Il avait répondu, Je vous épouſe; & en effet il l'épouſait, ſi elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une perſonne qui a de l'éducation.

L'Ingénu n'entendait pas raillerie, il trouvait toutes ces façons là extrêmement impertinentes. Ce n'était pas ainſi qu'en uſait Mdlle. Abacaba ma premiére maîtreſſe; vous n'avez point de probité, vous m'avez promis mariage, & vous ne voulez point faire mariage; c'eſt manquer aux pre-

premiéres loix de l'honneur; je vous apprendrai à tenir vôtre parole, & je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'Ingénu poſſédait une vertu mâle & intrépide, digne de ſon patron Hercule dont on lui avait donné le nom à ſon batême; il allait l'exercer dans toute ſon étendue, lorſqu'aux cris perçants de la demoiſelle plus diſcrettement vertueuſe accourut le ſage Abbé de St. Yves avec ſa gouvernante, un vieux domeſtique dévot, & un prêtre de la paroiſſe. Cette vue modéra le courage de l'aſſaillant. Eh mon Dieu! mon cher voiſin, lui dit l'Abbé, que faites-vous là? Mon devoir, repliqua le jeune homme; je remplis mes promeſſes qui ſont ſacrées.

Mlle. de St. Yves ſe rajuſta en rougiſſant. On emmena l'Ingénu dans un autre apartement. L'Abbé lui remontra l'énormité du procédé. L'Ingénu ſe défendit ſur les privilèges de la loi naturelle qu'il connaiſſait parfaitement. L'Abbé voulut prouver que la loi poſitive devait avoir tout l'avantage, & que ſans les conventions faites entre les hommes la loi de nature ne ſerait preſque jamais qu'un brigandage

naturel. Il faut, lui disait-il, des notaires, des prêtres, des témoins, des contracts, des dispenses. L'Ingénu lui répondit par la réflexion que les sauvages ont toujours faite: Vous êtes donc de bien mal-honnêtes gens, puisqu'il faut entre vous tant de précautions.

L'Abbé eut de la peine à résoudre cette difficulté. Il y a, dit-il, je l'avoue, beaucoup d'inconstans & de fripons parmi nous; & il y en aurait autant chez les Hurons s'ils étaient rassemblés dans une grande ville; mais aussi il y a des ames sages, honnêtes, éclairées, & ce sont ces hommes là qui ont fait les loix. Plus on est homme de bien, plus on doit s'y soumettre; on donne l'exemple aux vicieux qui respectent un frein que la vertu s'est donnée elle-même.

Cette réponse frapa l'Ingenu. On a déja remarqué qu'il avait l'esprit juste. On l'adoucit par des paroles flateuses. On lui donna des espérances; ce sont les deux piéges où les hommes des deux hémisphères se prennent; on lui présenta même Mlle. de St. Yves quand elle eut fait sa toilette. Tout se passa avec la plus grande bien-

bienséance. Mais malgré cette décence, les yeux étincélants de l'Ingénu Hercule firent toujours baisser ceux de sa maîtresse, & trembler la compagnie.

On eut une peine extrême à le renvoyer chez ses parents. Il fallut encor employer le credit de la belle St. Yves; plus elle sentait son pouvoir sur lui, & plus elle l'aimait. Elle le fit partir & en fut très affligée: enfin, quand il fut parti, l'Abbé, qui non seulement était le frère très aîné de Mlle. de St. Yves, mais qui était aussi son tuteur, prit le parti de soustraire sa pupille aux empressements de cet amant terrible. Il alla consulter le Bailly, qui destinait toujours son fils à la sœur de l'Abbé, lui conseilla de mettre la pauvre fille dans une communauté. Ce fut un coup terrible; une indifférente qu'on mettrait en couvent jetterait les hauts cris, mais une amante, & une amante aussi sage que tendre, c'était de quoi la mettre au desespoir.

L'Ingénu de retour chez le Prieur raconta tout avec sa naïveté ordinaire. Il essuia les mêmes remontrances, qui firent quelque effet sur son esprit & aucun sur ses sens; mais le lendemain quand il voulut

lut

lut retourner chez ſa belle maîtreſſe, pour raiſonner avec elle ſur la loi naturelle & ſur la loi de convention, Mr. le Bailly lui apprit, avec une joye inſultante, qu'elle était dans un couvent. Eh bien, dit-il, j'irai raiſonner dans ce couvent. Celà ne ſe peut, dit le Bailly; il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un couvent ou un convent, que ce mot venait du Latin *conventus*, qui ſignifie aſſemblée; & le Huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'aſſemblée. Sitôt qu'il fut inſtruit que cette aſſemblée était une eſpèce de priſon où l'on tenait les filles renfermées, choſe horrible, inconnue chez les Hurons & chez les Anglais, il devint auſſi furieux que le fut ſon patron Hercule, lors qu'Eurite roi d'Oechalie non moins cruel que l'Abbé de St. Yves lui refuſa la belle Iolé ſa fille non moins belle que la ſœur de l'Abbé. Il voulait aller mettre le feu au couvent, enlever ſa maîtreſſe, ou ſe bruler avec elle. Mlle. de Kerkabon épouvantée renonçait plus que jamais à toutes les eſpérances de voir ſon neveu ſous-Diacre; & diſait en pleurant, qu'il avait le diable au corps depuis qu'il était batiſé.

CHAPI-

CHAPITRE SEPTIEME.

L'Ingénu repouſſe les Anglais.

L'Ingénu plongé dans une ſombre & profonde mélancolie ſe promena vers le bord de la mer, ſon fuſil à deux coups ſur l'épaule, ſon grand coutelas au côté, tirant de temps en temps ſur quelques oiſeaux, & ſouvent tenté de tirer ſur lui-même; mais il aimait encor la vie à cauſe de Mlle. de St. Yves. Tantôt il maudiſſait ſon oncle, ſa tante, & toute la baſſe Bretagne, & ſon batême. Tantôt il les béniſſait, puiſqu'ils lui avaient fait connaître celle qu'il aimait. Il prenait ſa réſolution d'aller bruler le Couvent, & il s'arrêtait tout court de peur de bruler ſa maîtreſſe. Les flots de la Manche ne ſont pas plus agités par les vents d'Eſt & d'Oueſt que ſon cœur l'était par tant de mouvements contraires.

Il marchait à grands pas ſans ſavoir où, lorſqu'il entendit le ſon du tambour. Il vit de loin tout un peuple dont une moitié courait au rivage, & l'autre s'enfuyait.

Mille cris s'élèvent de tous côtés; la curioſité & le courage le précipitent à l'inſtant vers l'endroit d'où partaient ces clameurs; il y vole en quatre bonds. Le commandant de la milice, qui avait ſoupé avec lui chez le Prieur, le reconnut auſſitot; il court à lui les bras ouverts; Ah! c'eſt l'Ingénu, il combattra pour nous. Et les milices qui mouraient de peur ſe raſſurèrent, & crièrent auſſi, C'eſt l'Ingénu, c'eſt l'Ingénu.

Meſſieurs, dit-il, de quoi s'agit-il? Pourquoi êtes-vous ſi effarés? A-t-on mis vos maîtreſſes dans des Couvents? Alors cent voix confuſes s'écrient, Ne voyez-vous pas les Anglais qui abordent? Eh bien, repliqua le Huron, ce ſont de braves gens; ils ne m'ont jamais propoſé de me faire ſous-Diacre; ils ne m'ont point enlevé ma maîtreſſe.

Le Commandant lui fit entendre que les Anglais venaient piller l'Abbaïe de la Montagne, boire le vin de ſon oncle, & peut-

peut-être enlever Mlle. de St. Yves; que le petit vaiſſeau ſur lequel il avait abordé en Bretagne n'était venu que pour reconnaître la côte, qu'ils faiſaient des actes d'hoſtilité, ſans avoir déclaré la guerre au Roi de France, & que la Province était expoſée. Ah! ſi celà eſt, ils violent la loi naturelle; laiſſez moi faire; j'ai demeuré long-temps parmi eux, je ſçais leur langue, je leur parlerai; je ne crois pas qu'ils puiſſent avoir un ſi méchant deſſein.

Pendant cette converſation l'eſcadre Anglaiſe approchait; voilà le Huron qui court vers elle, ſe jette dans un petit bateau, arrive, monte au vaiſſeau amiral, & demande s'il eſt vrai qu'ils viennent ravager le païs ſans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral & tout ſon bord firent de grand éclats de rire, lui firent boire du punch & le renvoyèrent.

L'Ingénu piqué ne ſongea plus qu'à ſe bien battre contre ſes anciens amis pour ſes compatriotes & pour Mr. le Prieur. Les gentilshommes du voiſinage accouraient de toutes parts, il ſe joint à eux; on avait quelques canons, il les chargè, il les pointe, il les tire l'un après l'autre.

Les

Les Anglais débarquent, il court à eux, il en tue trois de ſa main, il bleſſe même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice ; les Anglais ſe rembarquent, & toute la côte retentiſſait des cris de victoire, Vive le Roi, vive l'Ingénu. Chacun l'embraſſait, chacun s'empreſſait d'étancher le ſang de quelques bleſſures légères qu'il avait reçuës. Ah ! diſait-il, ſi Madlle. de St. Yves était là, elle me mettrait une compreſſe.

Le Bailly, qui s'était caché dans ſa cave pendant le combat, vint lui faire compliment comme les autres. Mais il fut bien ſurpris quand il entendit Hercule l'Ingénu dire à une douzaine de jeunes gens de bonne volonté dont il était entouré, Mes amis, ce n'eſt rien d'avoir délivré l'Abbaïe de la Montagne, il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeuneſſe prit feu à ces ſeules paroles. On le ſuivait déja en foule, on courait au Couvent. Si le Bailly n'avait pas ſur le champ averti le Commandant, ſi on n'avait pas couru après la troupe joyeuſe, c'en était fait. On ramena l'Ingénu chez ſon oncle & ſa

ſa tante, qui le baignèrent de larmes de tendreſſe.

Je vois bien que vous ne ſerez jamais ni ſous-Diacre ni Prieur, lui dit l'oncle, vous ſerez un officier encor plus brave que mon frère le capitaine, & probablement auſſi gueux. Et Madlle. de Kerkabon pleurait toujours en l'embraſſant & en diſant, il ſe fera tuer comme mon frère, il vaudrait bien mieux qu'il fût ſous-Diacre.

L'Ingénu dans le combat avait ramaſſé une groſſe bourſe remplie de guinées, que probablement l'amiral avait laiſſé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourſe il ne pût acheter toute la baſſe Bretagne, & ſurtout faire Mdlle. de St. Yves grand'Dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Verſailles pour y recevoir le prix de ſes ſervices. Le Commandant, les principaux officiers le comblèrent de certificats, L'oncle & la tante approuvèrent le voyage du neveu. Il devait être ſans difficulté préſenté au Roi. Celà ſeul lui donnerait un prodigieux relief dans la province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourſe Anglaiſe un préſent conſidérable de leurs épargnes.

épargnes. L'Ingénu disait en lui-même, quand je verrai le Roi, je lui demanderai Mlle. de St. Yves en mariage, & certainement il ne me refusera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le Canton, étouffé d'embrassements, baigné des larmes de sa tante, béni par son oncle, & se recommandant à la belle St. Yves.

CHAPI-

CHAPITRE HUITIEME.

L'Ingénu va en Cour. Il ſoupe en chemin avec des Huguenots.

L'Ingénu prit le chemin de Saumur par le coche, parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur, il s'étonna de trouver la ville preſque déſerte, & de voir pluſieurs familles qui déménageaient. On lui dit que ſix ans auparavant Saumur contenait plus de quinze mille ames, & qu'à préſent il n'y en avait pas ſix mille. Il ne manqua pas d'en parler à ſouper dans ſon hotellerie. Pluſieurs Proteſtants étaient à table ; les uns ſe plaignaient amérement, d'autres frémiſſaient de colère, d'autres diſaient en pleurant ; *nos dulcia linquimus arva, nos patriam fugimus.* L'Ingénu, qui ne ſavait pas le latin, ſe fit expliquer ces paroles, qui ſignifient, nous abandonnons nos douces campagnes, nous fuyons nôtre patrie.

Et pourquoi fuyez-vous vôtre patrie, Meſſieurs ? C'eſt qu'on veut que nous reconnaiſſions le Pape. Et pourquoi ne le reconnaitriez-vous pas ? vous n'avez donc point de maraines que vous vouliez épouſer ? car on m'a dit que c'était lui qui en donnait la permiſſion. Ah ! Monſieur, ce Pape dit qu'il eſt le maître du domaine des Rois ?—Mais, Meſſieurs, de quelle profeſſion êtes-vous ?—Monſieur, nous ſommes pour la plupart des drapiers & des fabriquants.—Si vôtre Pape dit qu'il eſt le maître de vos draps & de vos fabriques, vous faites très bien de ne le pas reconnaître ; mais pour les Rois c'eſt leur affaire ; de quoi vous mêlez-vous ? —Alors un petit homme noir prit la parole, & expoſa très ſavamment les griefs de la compagnie. Il parla de la révocation de l'Edit de Nantes avec tant d'énergie, il déplora d'une manière ſi patétique le ſort de cinquante mille familles fugitives, & de cinquante mille autres converties par les Dragons, que l'Ingénu à ſon tour verſa des larmes. D'où vient donc, diſait-il, qu'un ſi grand Roi, dont la gloire s'etend juſques chez les Hurons, ſe prive ainſi de tant de

cœurs

cœurs qui l'auraient aimé & de tant de bras qui l'auraient ſervi ?

C'eſt qu'on l'a trompé comme les autres grands Rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penſeraient comme lui ; & qu'il nous ferait changer de religion, comme ſon muſicien Lulli fait changer en un moment les décorations de ſes opéra. Non ſeulement il perd déja cinq à ſix cent mille ſujets très utiles, mais il s'en fait des ennemis ; & le Roi Guillaume, qui eſt actuellement maître de l'Angleterre, a compoſé pluſieurs régiments de ces mêmes Français qui auraient combattu pour leur Monarque.

Un tel déſaſtre eſt d'autant plus étonnant que le Pape régnant à qui Louis XIV. ſacrifie une partie de ſon peuple, eſt ſon ennemi déclaré. Ils ont encor tous deux depuis neuf ans une querelle violente. Elle a été pouſſée ſi loin, que la France a eſpéré enfin de voir briſer le joug qui la ſoumet depuis tant de ſiècles à cet étranger, & ſurtout de ne lui plus donner d'argent, ce qui eſt le premier mobile des affaires de ce monde. Il parait donc évi-

dent qu'on a trompé ce grand Roi ſur ſes intérêts comme ſur l'étendue de ſon pouvoir, & qu'on a donné atteinte à la magnanimité de ſon cœur.

L'Ingénu attendri de plus en plus, demanda quels étaient les Français qui trompaient ainſi un Monarque ſi cher aux Hurons? Ce ſont les Jéſuites, lui répondit-on, c'eſt ſurtout le Père de la Chaiſe confeſſeur de Sa Majeſté. Il faut eſpérer que Dieu les en punira un jour, & qu'ils ſeront chaſſés comme ils nous chaſſent. Y a-t-il un malheur égal aux nôtres? Monſ. de Louvois nous envoye de tous côtés des Jéſuites & des Dragons.

Eh bien, Meſſieurs, répliqua l'Ingénu, qui ne pouvait plus ſe contenir, je vais à Verſailles recevoir la récompenſe due à mes ſervices; je parlerai à ce Monſ. de Louvois; on m'a dit que c'eſt lui qui fait la guerre de ſon cabinet. Je verrai le Roi, je lui ferai connaître la vérité. Il eſt impoſſible qu'on ne ſe rende pas à cette vérité quand on la ſent. Je reviendrai bientôt pour épouſer Madlle. de St. Yves, & je vous prie à la noce. Ces bonnes gens le prirent alors pour un grand Seigneur

qui

qui voiageait incognito par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du Roi.

Il y avait à table un Jéſuite déguiſé qui ſervait d'eſpion au reverend père de la Chaiſe. Il lui rendait compte de tout, & le père de la Chaiſe en inſtruiſait Monſ. de Louvois. L'eſpion écrivit. L'Ingénu & la Lettre arrivèrent preſque en même temps à Verſailles.

CHAPITRE NEUVIEME.

Arrivée de l'Ingénu à Verſailles. Sa réception à la Cour.

L'Ingénu débarque en pot de chambre (*) dans la cour des cuiſines. Il demande aux porteurs de chaiſe à quelle heure on peut voir le Roi ? Les porteurs lui rient au nez tout comme avait fait l'Amiral Anglais. Il les traita de même, il les battit ; ils voulurent le lui rendre, & la ſcène allait être ſanglante, s'il n'eût paſſé un garde du corps Gentilhomme Breton qui écrata la canaille. Monſieur, lui dit le voiageur, vous me paraiſſez un brave homme ; je ſuis le neveu de Mr. le Prieur de nôtre Dame de la Montagne. J'ai tué des Anglais, je viens parler au Roi.—Je vous prie de me mener dans ſa chambre. Le garde, ravi

(*) C'eſt une voiture de Paris à Verſailles, laquelle reſſemble à un petit tombereau couvert,

de

de trouver un brave de ſa province qui ne paraſſait pas au fait des uſages de la Cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainſi au Roi, & qu'il fallait être préſenté par Monſeigneur de Louvois. — Eh bien, menez moi donc chez ce Monſeigneur de Louvois, qui ſans doute me conduira chez Sa Majeſté. Il eſt encor plus difficile, républiqua le garde, de parler à Monſeigneur de Louvois qu'à Sa Majeſté. Mais je vais vous conduire chez Mr. Aléxandre, le premier commis de la guerre, c'eſt comme ſi vous parliez au Miniſtre. Ils vont donc chez ce Mr. Aléxandre, premier commis, & ils ne purent être introduits ; il était en affaire avec une Dame de la Cour, & il y avait ordre de ne laiſſer entrer perſonne. Eh bien, dit le garde, il n'y a rien de perdu, allons chez le premier commis de Mr. Aléxandre ; c'eſt comme ſi vous parliez à Mr. Aléxandre lui-même.

Le Huron tout étonné le ſuit ; ils reſtent enſemble une demi-heure dans une petite antichambre. Qu'eſt-ce donc que tout ceci ? dit l'Ingénu. Eſt-ce que tout le monde eſt inviſible dans ce païs-ci ?

Il eſt bien plus aiſé de ſe battre en baſſe Bretagne contre des Anglais, que de rencontrer à Verſailles les gens à qui on a affaire. Il ſe déſennuya en racontant ſes amours à ſon compatriote. Mais l'heure en ſonnant rappella le garde du corps à ſon poſte. Ils ſe promirent de ſe revoir le lendemain ; & l'Ingénu reſta encor une autre demi-heure dans l'antichambre, en rêvant à Mlle. de St. Yves, & à la difficulté de parler aux Rois & aux premiers Commis.

Enfin le patron parut. Monſieur, lui dit l'Ingénu, ſi j'avais attendu pour repouſſer les Anglais auſſi longtemps que vous m'avez fait attendre mon audience, ils ravageraient actuellement la baſſe Bretagne tout à leur aiſe. Ces paroles frapèrent le Commis. Il dit enfin au Breton, Que demandez-vous ? Récompenſe, dit l'autre, voici mes tîtres ; il lui étala tous ſes certificats. Le Commis lut, & lui dit que probablement on lui accorderait la permiſſion d'acheter une Lieutenance. Moi ! Que je donne de l'argent pour avoir repouſſé les Anglais ? Que je paie le droit de me faire tuer pour vous,

vous, pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement? Je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien. Je veux que le Roi faſſe ſortir Mlle. de St. Yves de couvent, & qu'il me la donne par mariage. Je veux parler au Roi en faveur de cinquant mille familles que je prétends lui rendre. En un mot, je veux être utile; qu'on m'employe & qu'on m'avance.

Comment vous nommez-vous, Monſieur, qui parlez ſi haut? Oh, oh! reprit l'Ingénu; vouz n'avez donc pas lû mes certificats? c'eſt donc ainſi qu'on en uſe! Je m'appelle Hercule de Kerkabon, je ſuis batiſé, je loge au cadran bleu, & je me plaindrai de vous au Roi. Le Commis conclut comme les gens de Saumur, qu'il n'avait pas la tête bien ſaine, & n'y fit pas grand attention.

Ce même jour, le révérend père La Chaiſe, confeſſeur de Louïs XIV. avait reçu la lettre de ſon eſpion, qui accuſait le Breton Kerkabon de favoriſer dans ſon cœur les Huguenots, & de condamner la conduite des Jéſuites. Mr. de Louvois de ſon côté avait reçu une lettre de l'interrogant

gant Bailly, qui dépeignait l'Ingénu comme un garnement qui voulait bruler les couvents & enlever les filles.

L'Ingénu, après s'être promené dans les Jardins de Verſailles où il s'ennuia, après avoir ſoupé en Huron & en bas Breton, s'était couché dans la douce eſpérance de voir le Roi le lendemain, d'obtenir Mlle. de St. Yves en mariage, d'avoir au moins une compagnie de cavalerie, & de faire ceſſer la perſécution contre les Huguenots. Il ſe berçait de ces flateuſes idées quand la Maréchauſſée entra dans ſa chambre. Elle ſe ſaiſit d'abord de ſon fuſil à deux coups & de ſon grand ſabre.

On fit un inventaire de ſon argent comptant, & on le mena dans le chateau que fit conſtruire le Roi Charles V. fils de Jean II. auprès de la rue St. Antoine à la porte des Tournelles.

Quel était en chemin l'étonnement de l'Ingénu, je vous le laiſſe à penſer. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il reſta dans l'engourdiſſement; puis tout à coup tranſporté d'une fureur qui redoublait ſes forces, il prend à la gorge deux de ſes conducteurs qui étaient avec lui dans le caroſſe,

caroſſe, les jette par la portière, ſe jette après eux, & entraine le troiſiéme, qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. Voilà donc, diſait-il, ce que l'on gagne à chaſſer les Anglais de la baſſe Bretagne! Que dirais-tu, belle St. Yves, ſi tu me voyais dans cet état?

On arrive enfin au gîte qui lui était deſtiné. On le porte en ſilence dans la chambre où il devait être enfermé, comme un mort qu'on porte dans un cimetiére. Cette chambre était déja occupée par un vieux ſolitaire de Port-royal nommé Gordon, qui y languiſſait depuis deux ans. Tenez, lui dit le chef des Sbires; voilà de la compagnie que je vous amène. Et ſur le champ on referma les énormes verroux de la porte épaiſſe, revétue de larges barres. Les deux captifs reſtèrent ſéparés de l'Univers entier.

CHAPITRE DIXIEME.

L'Ingénu enfermé à la Baſtille avec un Janſeniſte.

MOnſieur Gordon était un vieillard frais & ſerein, qui ſavait deux grandes choſes, ſuporter l'adverſité & conſoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert & compatiſſant vers ſon compagnon, & lui dit en l'embraſſant, Qui que vous ſoyez qui venez partager mon tombeau, ſoyez ſûr que je m'oublierai toujours moi-même pour adoucir vos tourments dans l'abîme infernal où nous ſommes plongés. Adorons la Providence qui nous y a conduits. Souffrons en paix, & eſpérons. Ces paroles firent ſur l'ame de l'Ingénu, l'effet des goutes d'Angleterre qui rappellent un mourant à la vie, & lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers compliments, Gordon, ſans le preſſer de lui apprendre la cauſe

cauſe de ſon malheur, lui inſpira par la douceur de ſon entretien, & par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre, le déſir d'ouvrir ſon cœur, & de dépoſer le fardeau qui l'accablait, mais il ne pouvait deviner le ſujet de ſon malheur ; celà lui paraiſſait un effet ſans cauſe, & le bon homme Gordon était auſſi étonné que lui-même.

Il faut, dit le Janſéniſte au Huron, que Dieu ait de grands deſſeins ſur vous, puiſqu'il vous a conduit du Lac Ontario en Angleterre & en France, qu'il vous a fait batiſer en baſſe Bretagne, & qu'il vous a mis ici pour vôtre ſalut. Ma foi, répondit l'Ingénu, je crois que le Diable s'eſt mêlé ſeul de ma deſtinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve ; ils n'en ont pas d'idée. On les appelle ſauvages ; ce ſont des gens de bien groſſiers ; & les hommes de ce païs-ci ſont des coquins rafinés. Je ſuis à la vérité bien ſurpris, d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci ſous quatre verroux avec un prêtre ; mais je fais refléxion au nombre prodigieux d'hommes qui partent

tent d'un hémisphère pour aller se faire tuer dans l'autre, ou qui font naufrage en chemin, & qui sont mangés des poissons. Je ne vois pas les gracieux desseins de Dieu sur tous ces gens là.

On leur aporta à dîner par un guichet. La conversation roula sur la Providence, sur les lettres de cachet, & sur l'art de ne pas succomber aux disgraces auxquelles tout homme est exposé dans ce monde. Il y a deux ans que je suis ici, dit le vieillard, sans autre consolation que moi-même & des livres. Je n'ai pas eu un moment de mauvaise humeur.

Ah! Mr. Gordon, s'écria l'Ingénu, vous n'aimes donc pas votre maraine: Si vous connaissiez comme moi Mlle. de St. Yves, vous seriez au desespoir. A ces mots il ne put retenir ses larmes, & il se sentit alors un peu moins oppressé. Mais, dit-il, pourquoi donc les larmes soulagent-elles? Il me semble qu'elles devraient faire un effet contraire. Mon fils, tout est physique en nous, dit le bon vieillard; toute secrétion fait du bien au corps, & tout ce qui le soulage, soulage l'ame; nous sommes les machines de la Providence.

L'Ingénu,

L'Ingénu, que comme nous l'avons dit pluſieurs fois, avait un grand fond d'eſprit, fit de profondes reflexions ſur cette idée, dont il ſemblait qu'il avait la ſemence en lui-même. Après quoi il demanda à ſon compagnon, pourquoi ſa machine était depuis deux ans ſous quatre verroux? Par la grace efficace, répondit Gordon: je paſſe pour Janſéniſte, j'ai connu Arnaud & Nicole: les Jéſuites nous ont perſécutés. Nous croyons que le Pape n'eſt qu'un Evêque comme un autre, & c'eſt pour celà que le père de la Chaiſe a obtenu du Roi, ſon pénitent, un ordre de me ravir, ſans aucune formalité de juſtice, le bien le plus précieux des hommes, la liberté. Voilà qui eſt bien étrange, dit l'Ingénu; tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le ſont qu'à cauſe du Pape.

A l'égard de vôtre grace efficace, je vous avoue que je n'y entends rien; mais je regarde comme une grande grace que Dieu m'ait fait trouver dans mon malheur un homme comme vous, qui verſe dans mon cœur des conſolations dont je me croyais incapable.

Chaque

Chaque jour la converſation devenait plus intéreſſante & plus inſtructive. Les ames des deux captifs s'attachaient l'une à l'autre. Le vieillard ſavait beaucoup, & le jeune homme voulait beaucoup apprendre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie, il la dévorait. Gordon lui fit lire la phiſique de Rohault qui était encor à la mode, & il eut le bon eſprit de n'y trouver que des incertitudes.

Enſuite, il lut le premier volume de la recherche de la vérité. Cette nouvelle lumiére l'éclaira. Quoi ! dit-il, nôtre imagination & nos ſens nous trompent à ce point ! Quoi ! les objets ne forment point nos idées, & nous ne pouvons nous les donner nous-mêmes ! Quand il eut lû le ſecond volume, il ne fut plus ſi content, & il conclut qu'il eſt plus aiſé de détruire que de bâtir.

Son confrère étonné qu'un jeune ignorant fit cette réfléxion qui n'apartient qu'aux ames exercées, conçut une grande idée de ſon eſprit, & s'attacha à lui davantage.

Vôtre Mallebranche, lui dit un jour l'Ingénu, me parait avoir écrit la moitié

de

de ſon livre avec ſa raiſon, & l'autre avec ſon imagination & ſes préjugés.

Quelques jours après Gordon lui demanda, Que penſez-vous donc de l'ame, de la manière dont nous recevons nos idées ? De nôtre volonté, de la grace, du libre arbitre ? Rien, lui repartit l'Ingénu : Si je penſais quelque choſe, c'eſt que nous ſommes ſous la puiſſance de l'Etre éternel comme les aſtres & les éléments ; qu'il fait tout en nous, que nous ſommes de petites roues de la machine immenſe dont il eſt l'ame, qu'il agit par des loix générales & non par des vues particuliéres ; celà ſeul me parait intelligible, tout le reſte eſt pour moi un abîme de ténébres.

Mais, mon fils, ce ſerait faire Dieu auteur du péché ! Mais, mon père, vôtre grace efficace ferait Dieu auteur du péché auſſi ; car il eſt certain que tous ceux à qui cette grace ſerait refuſée pécheraient, & qui nous livre au mal n'eſt-il pas l'auteur du mal ?

Cette naïveté embaraſſait fort le bon homme ; il ſentait qu'il faiſait de vains efforts pour ſe tirer de ce bourbier ; & il entaſſait tant de paroles qui paraiſſaient avoir du ſens & qui n'en avaient point

(dans le gout de la prémotion phiſique,) que l'Ingénu en avait pitié. Cette queſtion tenait évidemment à l'origine du bien & du mal ; & alors il fallait que le pauvre Gordon paſſat en revue la boête de Pandore, l'œuf d'Oroſmade percé par Arimane, l'inimitié entre Tiphon & Oſiris, & enfin le péché originel ; & ils couraient l'un & l'autre dans cette nuit profonde ſans jamais ſe rencontrer. Mais enfin, ce roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre miſére ; & par un charme étrange, la foule des calamités répandues ſur l'univers diminuait la ſenſation de leurs peines ; ils n'oſaient ſe plaindre quand tout ſoufrait.

Mais dans le repos de la nuit l'image de la belle St. Yves effaçait dans l'eſprit de ſon amant toutes les idées de métaphiſique & de morale. Il ſe revéillait les yeux mouillés de larmes, & le vieux Janſéniſte oubliait ſa grace efficace, & l'Abbé de St. Ciran, & Janſénius, pour conſoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures, après leur raiſonnements, ils parlaient encor de leurs avantures, & après en avoir inutilement parle ils liſaient enſemble ou ſéparément. L'eſprit

prit du jeune homme se fortifiait de plus en plus. Il serait surtout allé très loin en mathématique sans les distractions que lui donnait Mlle. de St. Yves.

Il lut des histoires, elles l'attristèrent. Le monde lui parut trop méchant & trop misérable. En effet, l'histoire n'est que le tableau des crimes & des malheurs. La foule des hommes innocents & paisibles disparait toujours sur ces vastes théatres. Les personnages ne sont que des ambitieux pervers. Il semble que l'histoire ne plaise que comme la tragédie qui languit si elle n'est animée par les passions, les forfaits & les grandes infortunes. Il faut armer Clio du poignard comme Melpomène.

Quoique l'histoire de France soit remplie d'horreurs ainsi que toutes les autres, cependant elle lui parut si dégoutante dans ses commencements, si séche dans son milieu, si petite enfin, même du temps de Henri IV, toujours si dépourvue de grands monuments, si étrangére à ces belles découvertes qui ont illustré d'autres nations, qu'il était obligé de luttre contre l'ennui pour lire tous ces détails de calamités obscures resserrées dans un coin du monde.

Gordon penſait comme lui. Tous deux riaient de pitié quand il était queſtion des Souverains de Fezenſac, de Feſanſaguét, & d'Aſtrac. Cette étude en effet ne ſerait bonne que pour leurs héritiers s'ils en avaient. Les beaux ſiècles de la république Romaine le rendirent quelque temps indifférent pour le reſte de la terre. Le ſpectacle de Rome victorieuſe & légiſlatrice des nation occupait ſon ame entière. Il s'échaufait en contemplant ce peuple qui fut gouverné ſept cent ans par l'enthouſiaſme de la liberté & de la gloire.

Ainſi ſe paſſaient les jours, les ſemaines, les mois; & il ſe ſerait cru heureux dans le ſéjour du deſeſpoir, s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendriſait encor ſur le bon Prieur de nôtre Dame de la Montagne, & ſur la ſenſible Kerkabon; Que penſeront-ils, répétait-il ſouvent, quand ils n'auront point de mes nouvelles? Ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait; il plaignait ceux qui l'aimaient, beaucoup plus qu'il ne ſe plaignait lui-même.

CHAPI-

CHAPITRE ONZIEME.

Comment l'Ingénu dévelope ſon génie.

LA lecture agrandit l'ame, & un ami éclairé la conſole. Nôtre captif jouiſſait de ces deux avantages qu'il n'avait pas ſoupçonnés auparavant. Je ſerais tenté, dit-il, de croire aux métamorphoſes, car j'ai été changé de brute en homme. Il ſe forma une bibliothèque choiſie d'une partie de ſon argent dont on lui permettait de diſpoſer. Son ami l'encouragea à mettre par écrit ſes réflexions. Voici ce qu'il écrivit ſur l'hiſtoire ancienne.

" Je m'imagine que les nations ont été " longtemps comme moi, qu'elles ne ſe " ſont inſtruites que fort tard, qu'elles " n'ont été occupées pendant des ſiècles " que du moment préſent qui coulait, " trés peu du paſſé & jamais de l'avenir. " J'ai parcouru cinq ou ſix cent lieuës du " Canada, je n'y ai pas trouvé un ſeul

" monument ; perſonne n'y fait rien de ce
" qu'a fait ſon biſayeul. Ne ſerait-ce pas
" là l'état naturel de l'homme ? L'eſpèce
" de ce continent-ci me parait ſupérieure
" à celle de l'autre. Elle a augmenté ſon
" être depuis pluſieurs ſiècles par les arts
" & par les connaiſſances. Eſt-ce parce-
" qu'elle a de la barbe au menton, & que
" Dieu a refuſé la barbe aux Americains?
" Je ne le crois pas ; car je vois que les
" Chinois n'ont preſque point de barbe,
" & qu'ils cultivent les arts depuis plus de
" cinq mille années. En effet, s'ils ont
" plus de quatre mille ans d'annales, il faut
" bien que la nation ait été raſſemblée &
" floriſſante depuis plus de cinq cent ſiècles.

" Une choſe me frape ſurtout dans
" cette ancienne hiſtoire de la Chine, c'eſt
" que preſque tout y eſt vraiſemblable &
" naturel. Je l'admire en ce qu'il n'y a
" rien de merveilleux.

" Pourquoi toutes les autres nations ſe
" ſont-elles donné des origines fabuleuſes ?
" Les anciens chroniqueurs de l'hiſtoire
" de France, qui ne ſont pas fort anciens,
" font venir les Français d'un Francus fils
" d'Hector. Les Romains ſe diſaient iſſus

" d'un

" d'un Phrigien, quoiqu'il n'eût pas dans " leur langue un ſeul mot qui eût le moin- " dre raport à la langue de Phrigie. Les " dieux avaient habité dix milles ans en " Egypte, & les diables en Scythie où ils " avaient engendré les Huns. Je ne vois " avant Thucidide que des Romans ſem- " blables aux Amadis, & beaucoup moins " amuſants. Ce ſont par tout des apari- " tions, des oracles, des prodiges, des ſor- " tiléges, des métamorphoſes, des ſonges " expliqués, & qui font la deſtinée des plus " grands Empires & des plus petits états : " ici des bêtes qui parlent, là des bêtes " qu'on adore, des dieux transformés en " hommes, & des hommes transformés en " dieux. Ah! s'il nous faut des fables, " que ces fables ſoient du moins l'emblême " de la vérité. J'aime les fables des phi- " loſophes, je ris de celles des enfans, & " je haïs celles des impoſteurs."

Il tomba un jour ſur une hiſtoire de l'Empereur Juſtinien. On y liſait que des Apédeutes de Conſtantinople avaient donné en très mauvais Grec, un Edit contre le plus grand Capitaine du ſiècle, parce

que ce héros avait prononcé ces paroles dans la chaleur de la conversation :

La vérité luit de sa propre lumière, & on n'éclaire pas les esprits avec les flammes des buchers. Les Apédeutes assurèrent que cette proposition était hérétique, sentant l'hérésie, & que l'axiome contraire était catholique, universel & grec : *On n'éclaire les esprits qu'avec la flamme des buchers, & la vérité ne saurait luire de sa propre lumière.* Ces Linostoles condemnèrent ainsi plusieurs discours du Capitaine, & donnèrent un Edit.

Quoi ! s'écria l'Ingénu, des Edits rendus par ces gens là ! Ce ne sont point des Edits, répliqua Gordon, ce sont des Contredits, dont tout le monde se moquait à Constantinople, & l'Empereur tout le premier ; c'était un sage Prince qui avait sçu réduire les Apédeutes Linostoles à ne pouvoir faire que du bien. Il savait que ces Messrs. là, & plusieurs autres Pastophores, avaient lassé de contredits la patience des Empereurs ses prédécesseurs en matière plus grave. Il fit fort bien, dit l'Ingénu ; on doit soutenir les Pastophores & les contenir.

Il

Il mit par écrit beaucoup d'autres réflexions qui épouvantèrent le vieux Gordon. Quoi ! dit-il en lui même, j'ai consumé cinquante ans à m'inſtruire, & je crains de ne pouvoir atteindre au bon ſens naturel de cet enfant preſque ſauvage ! Je tremble d'avoir laborieuſement fortifié des préjugés ; il n'écoute que la ſimple nature.

Le bon homme avait quelques-uns de ces petits livres de critique, de ces brochures périodiques où des hommes incapables de rien produire dénigrent les productions des autres, où les Viſé inſultent aux Racine, & les Faidit aux Fenelon. L'Ingénu en parcourut quelques-uns. Je les compare, diſait-il, à certains moucherons qui vont dépoſer leurs œufs dans le derriére des plus beaux chevaux : celà ne les empêche pas de courir. A peine les deux philoſophes daignerent jetter les yeux ſur ces excréments de la littérature.

Ils lurent bientôt enſemble les éléments de l'aſtronomie ; l'Ingénu fit venir des ſphères : ce grand ſpectacle le raviſſait. Qu'il eſt dur, diſait-il, de ne commencer à connaître le Ciel que lorſqu'on me ravit le droit de le contempler ! Jupiter & Saturne

turne roulent dans ces eſpaces immenſes ; des millions de ſoleils éclairent des milliards de mondes ; & dans le coin de terre où je ſuis jetté, il ſe trouve des êtres, qui me privent moi être voyant & penſant de tous ces mondes où ma vue pourrait atteindre, & de celui où Dieu m'a fait naître ! La lumiére fait pour tout l'univers eſt perdue pour moi. On ne me la cachait pas dans l'horiſon ſeptentrional où j'ai paſſé mon enfance & ma jeuneſſe. Sans vous, mon cher Gordon, je ſerais ici dans le néant.

CHAPITRE DOUZIEME.

Ce que l'Ingénu penſe des pieces de Théatre.

LE jeune Ingénu reſſemblait à une de ces arbres vigoureux qui nés dans un ſol ingrat étendent en peu de temps leurs racines & leurs branches quand ils ſont tranſplantés dans un terrein favorable ; & il était bien extraordinaire qu'une priſon fût ce terrein.

Parmi les livres qui occupaient le loiſir des deux captifs, il ſe trouva des poëſies, des traductions de Tragédies Grecques, quelques piéces du théatre Français. Les vers qui parlaient d'amour portèrent à la fois dans l'ame de l'Ingénu le plaiſir & la douleur. Ils lui parlaient tous de ſa chére St. Yves. La fable des deux pigeons lui perça le cœur ; il était bien loin de pouvoir revenir à ſon colombier.

Molière l'enchanta. Il lui faiſait connaître les mœurs de Paris & du genre humain. A laquelle de ſes comédies donnez-vous la préférence ? Au Tartuffe ſans difficulté. Je penſe comme vous, dit Gordon ;

Gordon ; c'eſt un Tartuffe qui m'a plongé dans ce cachot, & peut-être ſe ſont des tartuffes qui ont fait vôtre malheur.

Comment trouvez-vous ces Tragédies Grecques ? Bonnes pour des Grecs, dit l'Ingénu. Mais quand il lut l'Iphigénie moderne, Phèdre, Andromaque, Athalie, il fut en extaſe, il ſoupira, il verſa des larmes, il les ſçut par cœur ſans avoir envie de les aprendre.

Liſez Rodogune, lui dit Gordon, on dit que c'eſt le chef-d'œuvre du théatre ; les autres piéces qui vous ont fait tant de plaiſir ſont peu de choſe en compariſon. Le jeune homme dès la premiére page lui dit, Celà n'eſt pas du même auteur. A quoi le voyez-vous ?—Je n'en ſçais rien encor ; mais ces vers-là ne vont ni à mon oreille ni à mon cœur. Oh ! ce n'eſt rien que les vers, répliqua Gordon. L'Ingénu répondit, Pourquoi donc en faire ?

Après avoir lu très attentivement la piéce, ſans autre deſſein que celui d'avoir du plaiſir, il regardait ſon ami avec des yeux ſecs & étonnés, & ne ſavait que dire. Enfin, preſſé de rendre compte de ce qu'il avait ſenti, voici ce qu'il répondit ; Je n'ai guères entendu le commencement, j'ai été revolté

revolté du milieu : la derniére ſcène m'a beaucoup ému, quoiqu'elle me paraiſſe peu vraiſemblable ; je ne me ſuis intéreſſé pour perſonne, & je n'ai pas retenu vingt vers, moi qui les retiens tous quand ils me plaiſent.

Cette piéce paſſe pourtant pour la meilleure que nous ayons.—Si celà eſt, répliqua-t-il, elle eſt peut-être comme bien des gens qui ne méritent pas leurs places. Après tout, c'eſt ici une affaire de goût, le mien ne doit pas encor être formé ; je peux me tromper ; mais vous ſavez que je ſuis accoutumé à dire ce que je penſe, ou plutôt ce que je ſens. Je ſoupçonne qu'il y a ſouvent de l'illuſion, de la mode, du caprice dans les jugements des hommes. J'ai parlé d'après la nature ; il ſe peut que chez moi la nature ſoit très imparfaite ; mais il ſe peut auſſi qu'elle ſoit quelquefois peu conſultée par la plupart des hommes. Alors il récita des vers d'Iphigénie dont il était plein, & quoiqu'il ne déclamat pas bien, il y mit tant de vérité & d'onction, qu'il fit pleurer le vieux Janſéniſte. Il lut enſuite Cinna ; il ne pleura point, mas il admira.

CHAPI-

CHAPITRE NEUVIEME.

La belle St. Yves va à Verſailles.

PENDANT que nôtre infortuné s'éclairait plus qu'il ne ſe conſolait, pendant que ſon génie étouffé depuis ſi longtemps ſe déployait avec tant de rapidité & de force, pendant que la nature qui ſe perfectionnait en lui, le vengeait des outrages de la fortune ; que devinrent Mr. le Prieur & ſa bonne ſœur, & la belle recluſe St. Yves ? Le premier mois on fut inquiet, & au troiſiéme on fut plongé dans la douleur. Les fauſſes conjectures, les bruits mal fondés allarmèrent. Au bout de ſix mois on le crut mort. Enfin, Mr. & Mlle. de Kerkabon aprirent par une ancienne lettre qu'un Garde du Roi avait écrite en Bretagne, qu'un jeune homme ſemblable à l'Ingénu était arrivé un ſoir à Verſailles, mais, qu'il avait été enlevé pendant la nuit, & que depuis ce temps perſonne n'en avait entendu parler.

Hélas !

Hélas ! dit Mdlle. Kerkabon, nôtre neveu aura fait quelque ſottiſe, & ſe ſera attiré de facheuſes affaires. Il eſt jeune, il eſt bas Breton, il ne peut ſavoir comme on doit ſe comporter à la cour. Mon cher frère, je n'ai jamais vu Verſailles ni Paris, voici une belle occaſion, nous retrouverons peut-être nôtre pauvre neveu ; c'eſt le fils de nôtre frère, nôtre devoir eſt de le ſécourir. Qui ſait ſi nous ne pourrons point parvenir enfin à le faire ſous-Diacre quand la fougue de la jeuneſſe ſera amortie ? Il avait beaucoup de diſpoſition pour les ſciences. Vous ſouvenez-vous comme il raiſonnait ſur l'ancien & ſur le nouveau Teſtament ? Nous ſommes reſponſables de ſon ame ; c'eſt nous qui l'avons fait batiſer ; ſa chère maîtreſſe St. Yves paſſe les journées à pleurer. En vérité il faut aller à Paris. S'il eſt caché dans quelqu'une de ces vilaines maiſons de joye dont on m'a fait tant de récits, nous l'en tirerons. Le Prieur fut touché des diſcours de ſa ſœur. Il alla trouver l'Evêque de St. Malo qui avait batiſé le Huron, & lui demanda ſa protection & ſes conſeils. Le Prélat aprouva le voyage. Il donna au Prieur des lettres de recommendation pour le Père de

la

la Chaiſe, confeſſeur du Roi, qui avait la premiére dignité du Royaume, pour l'Archevêque de Paris Harlai, & pour l'Evêque de Meaux Boſſuet.

Enfin le frère & la ſœur partirent; mais quand ils furent arrivés à Paris, ils ſe trouvèrent égarés comme dans un vaſte labirinthe, ſans fil & ſans iſſue. Leur fortune était médiocre, il leur fallait tous les jours des voitures pour aller à la découverte, & ils ne découvraient rien.

Le Prieur ſe préſenta chez le révérend père de la Chaiſe; il était avec Madlle. Du Tron, & ne pouvait donner audiance à des Prieurs. Il alla à la porte de l'Archevêque; le Prélat était enfermé avec la belle Madame de Leſdiguiéres pour les affaires de l'Egliſe. Il courut à la maiſon de campagne de l'Evêque de Meaux; celui-ci examinait avec Mlle. de Mauléon l'amour miſtique de Madame Guyon. Cependant, il parvint enfin à ſe faire entendre de ces deux prélats; tous deux lui déclarérent qu'ils ne pouvaient ſe mêler de ſon neveu, attendu qu'il n'était pas ſous-Diacre.

Enfin, il vit le Jéſuite; celui-ci le reçut à bras ouverts, lui proteſta qu'il avait toujours eu pour lui une eſtime particulière,

ne

ne l'ayant jamais connu. Il jura que la Societé avait toujours été attachée aux bas Bretons. Mais, dit-il, vôtre neveu n'aurait-il pas le malheur d'être Huguenot? Non assurément, mon révérend père.— Serait-il point Janséniste?—Je puis assurer à vôtre révérence qu'à peine est il chrêtien. Il y a environ onze mois que nous l'avons batisé.—Voilà qui est bien, voilà qui est bien, nous aurons soin de lui. Vôtre bénéfice est-il considérable!—Oh fort peu de chose; & mon neveu nous coute beaucoup. Y a-t-il quelques Jansénistes dans le voisinage? Prenez bien garde, mon cher Monsieur le Prieur, ils sont plus dangereux que les Huguenots & les Athées.— Mon révérend pére, nous n'en avons point; on ne sçait ce que c'est que le Jansénisme à Nôtre Dame de la Montagne.— Tant mieux; allez, il n'y a rien que je ne fasse pour vous. Il congédia affectueusement le Prieur, & n'y pensa plus.

Le temps s'écoulait, le Prieur & la bonne sœur se desespéraient.

Cependant, le maudit Bailli pressait le mariage de son grand benêt de fils avec la belle St. Yves qu'on avait fait sortir exprès de couvent. Elle aimait toujours son cher

filleul autant qu'elle détestait le mari qu'on lui présentait. L'affront d'avoir été mise dans un couvent augmentait sa passion. L'ordre d'épouser le fils du Bailly y mettait le comble. Les regrets, la tendresse, & l'horreur bouleversaient son ame. L'amour, comme on sçait, est bien plus ingénieux & plus hardi dans une jeune fille que l'amitié ne l'est dans un vieux Prieur & dans une tante de quarante-cinq ans passés. De plus elle s'était bien formée dans son couvent par les romans qu'elle avait lus à la dérobée.

La belle St. Yves se souvenait de la lettre qu'un garde du corps avait écrite en basse Bretagne, & dont on avait parlé dans la province. Elle résolut d'aller elle-même prendre des informations à Versailles, de se jetter aux pieds des Ministres, [illegible] mari était en prison comme on le disait, & d'obtenir justice pour lui. Je ne sçais quoi l'avertissait secretement qu'à la cour on ne refuse rien à une jolie fille. Mais elle ne savait pas ce qu'il en coutait.

Sa résolution prise, elle est consolée, elle est tranquille, elle ne rebute plus son sot prétendu; elle accueille le détestable beau-père, caresse son frère, répand l'allégresse dans la maison; puis le jour destiné à la céré-

cérémonie elle part secrettement à quatre heures du matin avec ses petits présents de noce, & tout ce qu'elle a pu rassembler. Ses mesures étaient si bien prises qu'elle était déja à plus de dix lieues lorsqu'on entra dans sa chambre vers le midi. La surprise & la consternation furent grandes. L'intérrogant Bailly fit ce jour là plus de questions qu'il n'en avait fait dans toute la semaine ; le mari resta plus sot qu'il ne l'avait jamais été. L'Abbé de St. Yves en colère prit le parti de courir après sa sœur. Le Bailly & son fils voulurent l'accompagner. Ainsi la destinée conduisait à Paris presque tout ce canton de la basse Bretagne.

La belle St. Yves se doutait bien qu'on la suivrait. Elle était à cheval ; elle s'informait adroitement des couriers s'ils n'avaient point rencontré un gros Abbé, un énorme Bailli, & un jeune benêt qui couraient sur le chemin de Paris. Ayant appris au troisiéme jour qu'ils n'étaient pas loin, elle prit une route différente, & eut assez d'habileté & de bonheur pour arriver à Versailles tandis qu'on la cherchait inutilement dans Paris.

Mais comment se conduire à Versailles ? Jeune belle, sans conseil, sans apui, incon-

nue, exposée à tout, comment oser chercher un garde du Roi? Elle imagina de s'adresser à un Jésuite du bas étage; il y en avait pour toutes les conditions de la vie, comme Dieu, disaient-ils, a donné différentes nourritures aux diverses espèces d'animaux. Il avait donné au Roi son confesseur, que tous les soliciteurs de bénéfices appellaient le chef de l'église Gallicane. Ensuite venaient les confesseurs des Princesses; les ministres n'en avaient point, ils n'étaient pas si sots. Il y avait les Jésuites du grand commun, & surtout les Jésuites des femmes de chambre, par lesquelles on savait les secrets des maîtresses, & ce n'était pas un petit emploi. La belle St. Yves s'addressa à un de ces derniers, qui s'appellait le père *Tout à tous*. Elle se confessa à lui, lui exposa ses avantures, son état, son danger, & le conjura de la loger chez quelque bonne dévote qui la mit à l'abri des tentations.

Le père *Tout à tous* l'introduisit chez la femme d'un officier du gobelet, l'une de ses plus affidées pénitentes. Dès qu'elle y fut, elle s'empressa de gagner la confiance & l'amitié de cette femme; elle s'informa du garde Breton, & le fit prier de venir chez

chez elle. Ayant ſçu de lui que ſon amant avait été enlevé après avoir parlé à un premier commis, elle court chez ce commis; la vue d'une belle femme l'adoucit, car il faut convenir que Dieu n'a créé les femmes que pour apprivoiſer les hommes.

Le plumitif attendri lui avoua tout. Votre amant eſt à la Baſtille depuis près d'un an, & ſans vous il y ſerait peut être toute ſa vie. La tendre St. Yves s'évanouit. Quand elle eut repris ſes ſens, le plumitif lui dit; Je ſuis ſans credit pour faire du bien, tout mon pouvoir ſe borne à faire du mal quelquefois. Croiez-moi, allez chez Mr. de St. Pouange, qui fait le bien & le mal, couſin & favori de Mgr. de Louvois. Ce miniſtre a deux ames, Mr. de St. Pouange en eſt une, Madame du Belloy l'autre; mais elle n'eſt pas à préſent à Verſailles; il ne vous reſte que de fléchir le protecteur que je vous indique.

La belle St. Yves partagée entre un peu de joye, & d'extrêmes douleurs, entre quelque eſpérance & de triſtes craintes, pourſuivie par ſon frère, adorant ſon amant, eſſuiant ſes larmes & en verſant encore, tremblante, affaiblie, & reprenant courage, courut vite chez Mr. de St. Pouange.

CHAPIT. QUATORZIEME.

Progrès de l'eſprit de l'Ingénu.

L'Ingénu faiſait des progrès rapides dans les ſciences, & ſurtout dans la ſcience de l'homme. La cauſe du dévelopement rapide de ſon eſprit était duë à ſon éducation ſauvage preſque autant qu'à la trempe de ſon ame. Car n'ayant rien apris dans ſon enfance, il n'avait point apris de préjugés. Son entendement n'ayant point été courbé par l'erreur était demeuré dans toute ſa rectitude. Il voyait les choſes comme elles ſont, au lieu que les idées qu'on nous donne dans l'enfance nous les font voir toute notre vie comme elles ne ſont point. Vos perſécuteurs ſont abominables, diſait-il à ſon ami Gordon. Je vous plains d'être opprimé, mais je vous plains d'être Janſéniſte. Toute ſecte me parait le ralliement de l'erreur. Dites-moi s'il y a des ſectes en géométrie ?—Non, mon cher enfant,

enfant, lui dit en ſoupirant le bon Gordon, tous les hommes ſont d'accord ſur la vérité quand elle eſt démontrée, mas ils ſont trop partagés ſur les vérités obſcures.—Dites ſur les fauſſetés obſcures. S'il y avait eu une ſeule vérité cachée dans vos amas d'arguments qu'on reſſaſſe depuis tant de ſiècles, on l'aurait découverte ſans doute ; & l'univers aurait été d'accord au moins ſur ce point là. Si cette vérité etait néceſſaire comme le ſoleil l'eſt à la terre, elle ſerait brillante comme lui. C'eſt une abſurdité, c'eſt un outrage au genre humain, c'eſt un attentat contre l'Etre infini & ſuprême de dire, il y a une vérité eſſentielle à l'homme, & Dieu l'a cachée.

Tout ce que diſait ce jeune ignorant, inſtruit par la nature, faiſait une impreſſion profonde ſur l'eſprit du vieux ſavant infortuné.—Serait-il bien vrai, s'écria-t-il, que je me fuſſe rendu réellement malheureux pour des chimères ? Je ſuis bien plus ſûr de mon malheur que de la grace efficace. J'ai conſumé mes jours à raiſonner ſur la liberté de Dieu & du genre humain, mais j'ai perdu la mienne ; ni St. Auguſtin ni St. Proſper ne me tireront de l'abime où je ſuis.

L'Ingénu livré à ſon caractère, dit enfin, Voulez-vous que je vous parle avec une confiance hardie? Ceux qui ſe font perſécuter pour ces vaines diſputes de l'école me ſemblent peu ſages: ceux qui perſécutent, me paraiſſent des monſtres.

Les deux captifs étaient fort d'accord ſur l'injuſtice de leur captivité. Je ſuis cent fois plus à plaindre que vous, diſait l'Ingénu; je ſuis né libre comme l'air; j'avais deux vies, la liberté, & l'objet de mon amour, on me les ôte. Nous ſommes tous deux dans les fers, ſans ſavoir qui nous y a mis, ſans pouvoir le demander. J'ai vécu Huron vingt ans; on dit que ce ſont des barbares parce qu'ils ſe vengent de leurs ennemis; mais ils n'ont jamais oprimé leurs amis. A peine ai-je mis le pied en France que j'ai verſé mon ſang pour elle; j'ai peut-être ſauvé une province, & pour récompenſe je ſuis englouti dans ce tombeau des vivants où je ſerais mort de rage ſans vous. Il n'y a donc point de loix dans ce païs! On condamne les hommes ſans les entendre! Il n'en eſt pas ainſi en Angleterre. Ah! ce n'était pas contre les Anglais que je devais me battre. Ainſi ſa philoſophie naiſſante ne pouvait dompter la nature outragée

gée dans le premier de ſes droits, & laiſſait un libre cours à ſa juſte colère.

Son compagnon ne le contredit point. L'abſence augmente toujours l'amour qui n'eſt pas ſatisfait, & la philoſophie ne le diminue pas. Il parlait auſſi ſouvent de ſa chère St. Yves que de morale & de métaphyſique. Plus ſes ſentiments s'épuraient & plus il amait. Il lut quelques romans nouveaux; il en trouva peu qui lui peignissent la ſituation de ſon ame. Il ſentait que ſon cœur allait toujours au delà de ce qu'il liſait. Ah! diſait-il, preſque tous ces auteurs là n'ont que de l'eſprit & de l'art. Enfin, le bon prêtre Janſéniſte devenait inſenſiblement le confident de ſa tendreſſe. Il ne connaiſſait l'amour auparavant que comme un péché dont on s'accuſe en confeſſion. Il aprit à le connaître comme un ſentiment auſſi noble que tendre, qui peut élever l'ame autant que l'amollir, & produire même quelquefois des vertus. Enfin, pour dernier prodige, un Huron convertiſſait un Janſéniſte.

CHAPI-

CHAPITRE QUINZIEME.

La belle St. Yves réſiſte à des propoſitions délicates.

LA belle St. Yves, plus tendre encor que ſon amant, alla donc chez Mr. de St. Pouange, accompagnée de l'amie chez qui elle logeait, toutes deux cachées dans leurs coëffes. La premiére choſe qu'elle vit à la porte ce fut l'Abbé de St. Yves ſon frère qui en ſortait. Elle fut intimidée; mais la dévote amie la raſſura. C'eſt préciſément parce qu'on a parlé contre vous, qu'il faut que vous parliez. Soyez ſure que dans ce païs les accuſateurs ont toujours raiſon, ſi on ſe hâte de les confondre. Votre préſence d'ailleurs, ou je me trompe fort, fera plus d'effet que les paroles de vôtre frère.

Pour peu qu'on encourage une amante paſſionné, elle eſt intrépide. La St. Yves ſe

ſe préſente à l'audiance. Sa jeuneſſe, ſes charmes, ſes yeux tendres, mouillés de quelques pleurs, attirèrent tous les regards. Chaque courtiſan du ſous-miniſtre oublia un moment l'idole du pouvoir pour contempler celle de la beauté. Le St. Pouange la fit entrer dans un cabinet; elle parla avec attendriſſement & avec grace. St. Pouange ſe ſentit touché. Elle tremblait, il la raſſura. Revenez ce ſoir, lui dit-il, vos affaires méritent qu'on y penſe, & qu'on en parle à loiſir. Il y a ici trop de monde. On expédie les audiances trop rapidement. Il faut que je vous entretiens à fond de tout ce qui vous regarde. Enſuite ayant fait l'éloge de ſa beauté & de ſes ſentiments, il lui recommanda de venir à ſept heures du ſoir.

Elle n'y manqua pas; la dévote amie l'accompagna encore, mais elle ſe tint dans le ſalon, & lut le pédagogue chrétien pendant que le St. Pouange & la belle St. Yves étaient dans l'arriére-cabinet. Croiriez-vous bien, Mademoiſelle, lui dit-il d'abord, que vôtre frère eſt venu me demander une Lettre de cachet contre vous? En vérité j'en expédierais plutôt une pour le renvoyer en baſſe Bretagne. — Hélas! Monſieur,

on

on eſt donc bien libéral de Lettres de cachet dans vos bureaux, puiſqu'on en vient ſoliciter du fond du Royaume comme des penſions. Je ſuis bien loin d'en demander une contre mon frère. J'ai beaucoup à me plaindre de lui, mais je reſpecte la liberté des hommes; je demande celle d'un homme que je veux épouſer, d'un homme à qui le Roi doit la conſervation d'une province, qui peut le ſervir utilement & qui eſt fils d'une officier tué à ſon ſervice. De quoi eſt-il accuſé? Comment a-t-on pû le traiter ſi cruellement ſans l'entendre?

Alors le ſous-Miniſtre lui montra la lettre du Jéſuite eſpion & celle du perfide Bailly. — Quoi! il y a de pareilles monſtres ſur la terre! & on veut me forcer ainſi à épouſer le fils ridicule d'un homme ridicule & méchant! & c'eſt ſur de pareils avis qu'on décide ici de la deſtinée des citoiens. Elle ſe jetta à genoux, elle demanda avec des ſanglots la liberté du brave homme qui l'adorait. Ses charmes dans cet état parurent dans leur plus grand avantage. Elle était ſi belle que le St. Pouange, perdant toute honte, lui inſinua qu'elle réuſſirait ſi elle commençait par lui donner les prémices de ce qu'elle réſervait

à ſon

à ſon amant. La St. Yves épouvantée & confuſe feignit longtems de ne le pas entendre; il fallut s'expliquer plus clairement. Un mot lâché d'abord avec retenue en produiſait un plus fort, ſuivi d'un autre plus expreſſif. On offrit non ſeulement la révocation de la Lettre de cachet, mais des récompenſes, de l'argent, des honneurs, des établiſſements; & plus on promettait, plus le déſir de n'être pas refuſé augmentait.

La St. Yves pleurait, elle étoit ſuffoquée, à demi renverſé ſur un ſopha, croyant à peine ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait. Le St. Pouange à ſon tour ſe jetta à ſes genoux. Il n'était pas ſans agrémens, & aurait pu ne pas effaroucher un cœur moins prévenu. Mais St. Yves adorait ſon amant, & croyait que c'était un crime horrible de le trahir pour le ſervir. St. Pouange redoublait les prières & les promeſſes. Enfin, la tête lui tourna au point qu'il lui déclara que c'était le ſeul moyen de tirer de ſa priſon l'homme auquel elle prenait un intérêt ſi volant & ſi tendre. Cet étrange entretien ſe prolongeait. La dévote de l'antichambre en liſant ſon pédagogue chrêtien, diſait, Mon Dieu! que peuvent-

ils

ils faire là depuis deux heures? Jamais Monſeigneur de St. Pouange n'a donné une ſi longue audiance, peut-être qu'il a tout refuſé à cette pauvre fille, puiſqu'elle le prie encore.

Enfin ſa compagne ſortit de l'arrière-cabinet toute éperdue, ſans pouvoir parler, réfléchiſſant profondément ſur le caractère des grands & des demi-grands qui ſacrifient ſi légérement la liberté des hommes & l'honneur des femmes.

Elle ne dit pas un mot pendant tout le chemin. Arrivée chez l'amie, elle éclata, lui conta tout. La dévote fit de grands ſignes de croix. Ma chère amie, il faut conſulter dès demain le père *Tout à tous*, notre directeur; il a beaucoup de crédit auprès de Monſeigneur de St. Pouange; il confeſſe pluſieurs ſervantes de ſa maiſon, c'eſt un homme pieux & accommodant, qui dirige auſſi des femmes de qualité. Abandonnez vous à lui, c'eſt ainſi que j'en uſe; je m'en ſuis toujours bien trouvée. Nous autres pauvres femmes, nous avons beſoin d'être conduites par un homme. — Eh bien donc, ma chère amie, j'irai trouver demain le père *Tout à tous*.

CHAPI-

CHAPITRE SEIZIEME.

Elle consulte un Jésuite.

DES que la belle & désolée St. Yves fut avec son bon confesseur, elle lui confia qu'un homme puissant & voluptueux lui proposait de faire sortir de prison celui qu'elle devait épouser légitimement, & qu'il demandait un grand prix de son service; qu'elle avait une répugnance horrible pour une telle infidélité, & que s'il ne s'agissait que de sa propre vie, elle la sacrifierait plutôt que de succomber.

Voilà un abominable pécheur, lui dit le père *Tout à tous.* Vous devriez bien me dire le nom de ce vilain homme; c'est à coup sûr quelque Janséniste; je le dénoncerai à sa révérence le père de la Chaise, qui le fera mettre dans le gîte où est à présent la chère personne que vous devez épouser.

La pauvre fille, après un long embarras & de grandes irrésolutions, lui nomma enfin St. Pouange.

Mon-

Monſeigneur de St. Pouange ! s'écria le Jéſuite ; ah ! ma fille, c'eſt toute autre choſe ; il eſt couſin du plus grand Miniſtre que nous ayons jamais eu, homme de bien, protecteur de la bonne cauſe, bon chrêtien ; il ne peut avoir eu une telle penſée, il faut que vous ayez mal entendu.—Ah ! mon père, je n'ai entendu que trop bien ; je ſuis perdue quoi que je faſſe ; je n'ai que le choix du malheur & de la honte ; il faut que mon amant reſte enſeveli tout vivant, ou que je me rende indigne de vivre. Je ne puis le laiſſer périr, & je ne puis le ſauver.

Le père *Tout à tous* tâcha de la calmer par ces douces paroles.

Premiérement, ma fille, ne dites jamais ce mot *mon amant*, il a quelque choſe de mondain qui pourrait offenſer Dieu, dites mon mari ; car bien qu'il ne le ſoit pas encore, vous le regardez comme tel, & rien n'eſt plus honnête.

Secondement, bien qu'il ſoit vôtre époux en idée, en eſpérance, il ne l'eſt pas en effet. Ainſi vous ne commettriez pas un adultère, péché énorme qu'il faut toujours éviter autant qu'il eſt poſſible.

Troiſiémement, les actions ne ſont pas d'une malice de coulpe quand l'intention

eſt

eſt pure ; & rien n'eſt plus pur que de délivrer votre mari.

Quatriémement, vous avez des exemples dans la ſainte antiquité qui peuvent merveilleuſement ſervir à vôtre conduite. St. Auguſtin raporte que ſous le Proconſulat de Septimius Acyndinus en l'an 340 de nôtre ſalut, un pauvre homme ne pouvant paier à Céſar ce qui apartenait à Céſar, fut condamné à la mort comme il eſt juſte, malgré la maxime, *Où il n'y a rien le Roi perd ſes droits.* Il s'agiſſait d'une livre d'or : le condamné avait une femme en qui Dieu avait mis la beauté & la prudence. Un vieux richard promit de donner une livre d'or & même plus à la dame, à condition qu'il commettrait avec elle le péché immonde. La Dame ne crut point mal faire en ſauvant la vie à ſon mari. St. Auguſtin aprouve fort ſa généreuſe reſignation. Il eſt vrai que le vieux richard la trompa, & peut-être même ſon mari n'en fut pas moins pendu ; mais elle avait fait tout ce qui était en elle pour ſauver ſa vie.

Soiez ſure, ma fille, que quand un Jéſuite vous cite St. Auguſtin, il faut bien que ce Saint ait pleinement raiſon. Je ne vous conſeille rien ; vous êtes ſage ; il eſt

à préſumer que vous ſerez utile à vôtre mari. Monſeigneur de St. Pouange eſt honnête homme, il ne vous trompera pas, c'eſt tout ce que je puis vous dire ; je prierai Dieu pour vous ; j'eſpère que tout ſe paſſera à ſa plus grande gloire.

La belle St. Yves non moins effraïée des diſcours du Jéſuite que des propoſitions du ſous-miniſtre, s'en retourna éperdue chez ſon amie. Elle était tentée de ſe délivrer par la mort de l'horreur de laiſſer dans une captivité affreuſe l'amant qu'elle adorait, & de la honte de le delivrer au prix de ce qu'elle avait de plus cher, & qui ne devait apartenir qu'à cet amant infortuné.

CHAPIT. DIX-SEPTIEME.

Elle ſuccombe par vertu.

ELle priait ſon amie de la tuer; mais cette femme non moins indulgente que le Jéſuite lui parla plus clairement encore. Hélas! dit-elle, les affaires ne ſe font guères autrement dans cette cour ſi aimable, ſi galante & ſi renommée. Les places les plus médiocres & les plus conſidérables n'ont ſouvent été données qu'au prix qu'on éxige de vous. Ecoutez, vous m'avez inſpiré de l'amitié & de la confiance; je vous avouerai que ſi j'avais été auſſi difficile que vous l'êtes, mon mari ne jouirait pas du petit poſte qui le fait vivre; il le ſait, & loin d'en être fâché il voit en moi ſa bienfaictrice: & il ſe regarde comme ma créature. Penſez-vous que tous ceux qui ont été à la tête des provinces ou même des armées aient dû leurs honneurs & leur fortune, à leurs ſeuls ſervices? Il en eſt qui en ſont redevables à Meſdames leurs femmes. Les dignités de la guerre ont été ſollicitées par

l'amour; & la place a été donnée au mari de la plus belle.

Vous êtes dans une ſituation bien plus intéreſſante; il s'agit de rendre vôtre amant au jour, & de l'épouſer; c'eſt un devoir ſacré qu'il vous faut remplir. On n'a point blâmé les belles & grandes dames dont je vous parle; on vous aplaudira; on dira que vous ne vous êtes permiſe une faibleſſe que par un excès de vertu.—Ah! quelle vertu, s'écria la belle St. Yves; quel labirinthe d'iniquités, quel pays, & que j'aprends à connaître les hommes! Un père de la Chaiſe, & un Bailly ridicule, font mettre mon amant en priſon; ma famille me perſécute, on ne me tend la main dans mon déſaſtre que pour me deſhonorer. Un Jéſuite a perdu un brave homme, un autre Jéſuite veut me perdre; je ne ſuis entourée que de piéges, & je touche au moment de tomber dans la miſère! Il faut que je parle au Roi; je me jetterai à ſes pieds ſur ſon paſſage quand il ira à la Meſſe ou à la Comédie.

On ne vous laiſſera pas aprocher, lui dit ſa bonne amie, & ſi vous aviez le malheur de parler, Monſeigneur de Louvois & le Révérend Père de la Chaiſe pourraient vous

vous enterrer dans le fond d'un couvent pour le reſte de vos jours.

Tandis que cette brave perſonne augmentait ainſi les perpléxités de cette ame deſeſpérée, & enfonçait le poignard dans ſon cœur, arrive un exprès de Mr. de St. Pouange avec une Lettre & deux beaux pendants d'oreille. St. Yves rejetta le tout en pleurant, mais l'amie s'en chargea.

Dès que le meſſager fut parti, nôtre confidente lit la lettre dans laquelle on propoſe un petit ſouper aux deux amies pour le ſoir. St. Yves jure qu'elle n'ira point. La dévote veut lui eſſayer les deux boucles de diamants; St. Yves ne le put ſouffrir, elle combattit la journée entiére. Enfin, n'aiant en vue que ſon amant, vaincue, entrainée, ne ſachant où on la mêne, elle ſe laiſſe conduire au ſouper fatal. Rien n'avait pu la déterminer à ſe parer de ſes pendants d'oreille; la confidente les aporta, elle les lui ajuſta malgré elle avant qu'on ſe mit à table. St. Yves était ſi confuſe, ſi troublée, qu'elle ſe laiſſait tourmenter; & le patron en tirait un augure très favorable. Vers la fin du repas la confidente ſe retira diſcrétement. Le patron montra alors la révocation de la Lettre

de cachet, le brevet d'une gratification conſidérable, celui d'une compagnie, & n'épargna pas les promeſſes. Ah ! lui dit St. Yves, que je vous aimerais ſi vous ne vouliez pas être tant aimé !

Enfin, après une longue réſiſtance, après des ſanglots, des cris, des larmes, affaiblie du combat, éperdue, languiſſante, il fallut ſe rendre. Elle n'eut d'autre reſſource que de ſe promettre de ne penſer qu'à l'Ingénu, tandis que le cruel jouirait impitoyablement de la néceſſité où elle était réduite.

CHAPIT.

CHAPIT. DIX-HUITIEME.

Elle délivre ſon amant & un Janſéniſte.

AU point du jour, elle vole à Paris, munie de l'ordre du Miniſtre. Il eſt difficile de peindre ce qui ſe paſſait dans ſon cœur pendant ce voyage. Qu'on imagine une ame vertueuſe & noble, humiliée de ſon opprobre, enivrée de tendreſſe, déchirée des remords d'avoir trahi ſon amant, pénétrée du plaiſir de délivrer ce qu'elle adore. Ses amertumes, ſes combats, ſon ſuccès partageaient toutes ſes refléxions. Ce n'était plus cette fille ſimple dont une éducation provinciale avait rétréci les idées. L'amour & le malheur l'avaient formée. Le ſentiment avait fait autant de progrès en elle que la raiſon en avait fait dans l'eſprit de ſon amant infortuné. Les filles aprennent à ſentir plus aiſément que les hommes n'aprennent à penſer. Son avanture était plus inſtructive que quatre ans de couvent.

Son habit était d'une ſimplicité extrême. Elle voyait avec horreur les ajuſtemens ſous leſquels elle avait paru devant ſon funeſte bienfaicteur ; elle avait laiſſé ſes boucles de diamants à ſa compagne ſans même les regarder. Confuſe & charmée, idolâtre de l'Ingénu & ſe haïſſant elle-même, elle arrive enfin à la porte

De cet affreux château palais de la vengeance,
Qui renferma ſouvent le crime & l'innocence.

Quand il fallut deſcendre du caroſſe, les forces lui manquèrent ; on l'aida ; elle entra, le cœur palpitant, les yeux humides, le front conſterné. On la préſente au gouverneur ; elle veut lui parler, ſa voix expire ; elle montre ſon ordre en articulant à peine quelques paroles. Le gouverneur aimait ſon priſonnier ; il fut très aiſe de ſa délivrance. Son cœur n'était pas endurci comme celui de quelques honorables géoliers ſes confrères, qui ne penſant qu'à la rétribution attachée à la garde de leurs captifs, fondant leurs revenus ſur leurs victimes, & vivants du malheur d'autrui, ſe faiſaient en ſecret une joye affreuſe des larmes des infortunés.

Il faut venir le priſonnier dans ſon apartement. Les deux amants ſe voient, & tous deux s'évanouïſſent. La belle St. Yves reſta longtemps ſans mouvement & ſans vie : l'autre rappella bientôt ſon courage. C'eſt apparemment là Madame vôtre femme, lui dit le gouverneur; vous ne m'aviez point dit que vous fuſſiez marié. On me mande que c'eſt à ſes ſoins généreux que vous devez vôtre délivrance. Ah ! je ne ſuis pas digne d'être ſa femme, dit la belle St. Yves d'une voix tremblante, & elle retomba encor en faibleſſe.

Quand elle eut repris ſes ſens, elle préſenta, toujours tremblante, le brevet de la gratification, & la promeſſe par écrit d'une compagnie. L'Ingénu auſſi étonné qu'attendri, s'éveillait d'un ſonge pour retomber dans un autre. Pourquoi ai-je été enfermé ici ? Comment avez-vous pu m'en tirer ? Où ſont les monſtres qui m'y ont plongé? Vous êtes une divinité qui deſcendez du ciel à mon ſecours.

La belle St. Yves baiſſait la vue, regardait ſon amant, rougiſſait, & détournait le moment d'après ſes yeux mouillés de pleurs. Elles lui aprit enfin tout ce qu'elle ſavait, & tout ce qu'elle avait éprouvé, excepté ce qu'elle

qu'elle aurait voulu ſe cacher pour jamais, & ce qu'un autre que l'Ingénu, plus accoutumé au monde, & plus inſtruit des uſages de la cour, aurait deviné facilement.

Eſt-il poſſible qu'un miſérable comme ce Bailly ait eu le pouvoir de me ravir ma liberté ! Ah ! je vois bien qu'il en eſt des hommes comme des plus vils animaux ; tous peuvent nuire. Mais eſt-il poſſible qu'un moine, un Jéſuit confeſſeur du Roi, ait contribué à mon infortune autant que ce Bailly, ſans que je puiſſe imaginer ſous quel prétexte ce déteſtable fripon m'a perſécuté. M'a-t-il fait paſſer pour un Janſéniſte ? Enfin, comment vous êtes-vous ſouvenue de moi ? je ne le méritais pas, je n'étais alors qu'un ſauvage. Quoi ! vous avez pu ſans conſeil, ſans ſecours entreprendre le voyage de Verſailles ! vous y avez paru, & on a briſé mes fers ! Il eſt donc dans la beauté & dans la vertu un charme invincible qui fait tomber les portes de fer, & qui amollit les cœurs de bronze !

A ce mot de vertu, des ſanglots échapèrent à la belle St. Yves. Elle ne ſavait pas combien elle était vertueuſe dans le crime qu'elle ſe reprochait.

Son

Son amant continua ainſi. Ange qui avez rompu mes liens, ſi vous avez eu (ce que je ne comprends pas encor) aſſez de crédit pour me faire rendre juſtice, faites la donc rendre auſſi à un vieillard qui m'a le premier apris à penſer, comme vous m'avez apris aimer. La calamité nous a unis; je l'aime comme un père, je ne peux vivre ni ſans vous ni ſans lui.

Moi que je ſollicite le même homme qui! ... oui, je veux tout vous devoir, & je ne veux devoir jamais rien qu'à vous :— écrivez à cet homme puiſſant, comblez moi de vos bienfaits, achevez ce que vous avez commencé, achevez vos prodiges. Elle ſentait qu'elle devait faire tout ce que ſont amant exigeait. Elle voulut écrire, ſa main ne pouvait obéïr. Elle recommença trois fois ſa lettre, la déchira trois fois; elle écrivit enfin, & les deux amants ſortirent après avoir embraſſé le vieux martyr de la grace efficace.

L'heureuſe & déſolée St. Yves ſavait dans quelle maiſon logeait ſon frère, elle y alla; ſon amant prit un apartement dans la même maiſon.

A peine y furent-ils arrivés que ſon protecteur lui envoya l'ordre de l'élargiſſement du

du bon homme Gordon, & lui demanda un rendez-vous pour le lendemain. Ainſi, à chaque action honnête & généreuſe qu'elle faiſait, ſon deſhonneur en était le prix. Elle regardait avec exécration cet uſage de vendre le malheur & le bonheur des hommes. Elle donna l'ordre de l'élargiſſement à ſon amant, & refuſa le rendez-vous d'un bien faiſeur qu'elle ne pouvait plus voir ſans expirer de douleur & de honte. L'Ingénu ne pouvait ſe ſéparer d'elle que pour aller délivrer un ami. Il y vola. Il remplit ce devoir en réfléchiſſant ſur les étranges événements de ce monde, & en admirant la vertu courageuſe d'une jeune fille à qui deux infortunés devaient plus que la vie.

CHAPIT. DIX-NEUVIEME.

L'Ingénu, la belle St. Yves & leurs parents ſont raſſemblés.

LA généreuſe & reſpectable infidèle était avec ſon frère l'Abbé de St. Yves, le bon Prieur de la Montagne, & la Dame de Kerkabon. Tous étaient également étonnés, mais leurs ſituations & leurs ſentiments étaient bien differents. L'Abbé de St. Yves pleurait ſes torts aux pieds de ſa ſœur qui lui pardonnait. Le Prieur & ſa tendre ſœur pleuraient auſſi, mais de joye; le vilain Bailly & ſon inſuportable fils ne troublaient point cette ſcène touchante. Ils étaient partis au premier bruit de l'élargiſſement de leur ennemi, ils couraient enſevelir dans leur province leur ſottiſe & leur crainte.

Les quatre perſonnages agités de cent mouvements divers, attendaient que le jeune homme revint avec l'ami qu'il devait délivrer. L'Abbé de St. Yves n'oſait lever

les

les yeux devant ſa ſœur : la bonne Kerkabon diſait, je reverrai donc mon cher neveu. Vous le reverrez, dit la charmante St. Yves, mais ce n'eſt plus le même homme ; ſon maintien, ſon ton, ſes idées, ſon eſprit, tout eſt changé ; il eſt devenu auſſi reſpectable qu'il était naïf & étranger à tout. Il ſera l'honneur & la conſolation de vôtre famille : que ne puis-je être auſſi l'honneur de la mienne! Vous n'êtes point non plus la même, dit le Prieur ; que vous eſt-il donc arrivé qui ait fait en vous un ſi grand changement ?

Au milieu de cette converſation, l'Ingénu arrive, tenant par la main ſon Janſéniſte. La ſcène alors devint plus neuve & plus intéreſſante. Elle commença par les tendres embraſſements de l'oncle & de la tante. L'Abbé de St. Yves ſe mettait preſque aux genoux de l'Ingénu, qui n'était plus l'Ingénu. Les deux amants ſe parlaient par des regards qui exprimaient tous les ſentiments dont ils étaient pénétrés. On voyait éclater la ſatisfaction, la reconnaiſſance ſur le front de l'un, l'embarras était peint dans les yeux tendres & un peu égarés de l'autre. On était étonné qu'elle mêlat de la douleur à tant de joye.

Le

Le vieux Gordon devint en peu de moments cher à toute la famille. Il avait été malheureux avec le jeune priſonnier, & c'était un grand tître. Il devait ſa délivrance aux deux amants, cela ſeul le réconciliait avec l'amour, l'âpreté de ces anciennes opinions ſortait de ſon cœur, il était changé en homme, ainſi que le Huron. Chacun raconta ſes avantures avant le ſouper. Les deux Abbés, la tante écoutaient comme des enfans qui entendent des hiſtoires de revenants, & comme des hommes qui s'intéreſſaient tous à tant de déſaſtres. Hélas! dit Gordon, il y a peut-être plus de cinq cent perſonnes vertueuſes qui ſont à préſent dans les même fers que Mlle. de St. Yves a briſés: leurs malheurs ſont inconnus. On trouve aſſez de mains qui frapent ſur la foule des malheureux, & rarement une ſecourable. Cette réflexion ſi vraye augmentait ſa ſenſibilité & ſa reconnaiſſance; tout redoublait le triomphe de la belle St. Yves, on admirait la grandeur & la fermeté de ſon ame. L'admiration était mêlée de ce reſpect qu'on ſent malgré ſoi pour une perſonne qu'on croit avoir du crédit à la Cour. Mais l'Abbé de St. Yves diſait quelquefois,

Comment

Comment ma ſœur a-t-elle pu faire pour obtenir ſi-tôt ce crédit ?

On allait ſe mettre à table de très bonne heure. Voilà que la bonne amie de Verſailles arrive ſans rien ſavoir de tout ce qui s'était paſſé ; elle était en caroſſe à ſix chevaux, on voit bien à qui appartenait l'équipage. Elle entre avec l'air impoſant d'une perſonne de cour qui a de grandes affaires, ſalue très légérement la compagnie, & tirant la belle St. Yves à l'écart, Pourquoi vous faire tant attendre ? Suivez-moi ; voilà vos diamants que vous aviez oubliés. Elle ne put dire ces paroles ſi bas que l'Ingénu ne les entendit ; il vit les diamants ; le frère fut interdit ; l'oncle & la tante n'éprouvèrent qu'une ſurpriſe de bonnes gens qui n'avaient jamais vu une telle magnificence. Le jeune homme qui s'était formé par un an de réflexions, en fit malgré lui, & parut troublé un moment. Son amante s'en aperçut ; une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon beau viſage, une friſſon la ſaiſit, elle ſe ſoutenait à peine ; Ah ! Madame, dit-elle à la fatale amie, vous m'avez perdue : vous me donnez la mort. Ces paroles percèrent le cœur de l'Ingénu ; mais il avait déja apris à ſe poſſéder ; il ne

les

les releva point, de peur d'inquiéter ſa maîtreſſe devant ſon frère, mais il pâlit comme elle.

St. Yves éperdue de l'altération qu'elle apercevait ſur le viſage de ſon amant, entraine cette femme hors de la chambre dans une petit paſſage, jette les diamants à terre devant elle. Ah! ce ne ſont pas eux qui m'ont ſéduite, vous le ſavez, mais celui qui les a donnés ne me reverra jamais. L'amie les ramaſſait, & St. Yves ajoutait, qu'il les reprenne ou qu'il vous les donne; allez, ne me rendez plus honteuſe de moi-même. L'ambaſſadrice enfin s'en retourna, ne pouvant comprendre les remords dont elle était témoin.

La belle St. Yves opreſſée, éprouvant dans ſon corps une révolution qui la ſuffoquait: fut obligée de ſe mettre au lit, mais pour n'allarmer perſonne elle ne parla point de ce qu'elle ſouffrait; & ne prétextant que ſa laſſitude, elle demanda la permiſſion de prendre du repos; mais ce fut après avoir raſſuré la compagnie par des paroles conſolantes & flatteuſes, & jetté ſur ſon amant des regards qui portaient le feu dans ſon ame.

Le ſouper qu'elle n'animait pas, fut triſte dans le commencement, mais de cette triſteſſe intéreſſante qui fournit des converſations attachantes & utiles, ſi ſupérieures à la frivole joye qu'on recherche, & qui n'eſt d'ordinaire qu'un bruit importun.

Gordon fit en peu de mots l'hiſtoire du Janſéniſme & du Moliniſme, des perſécutions dont un parti accablait l'autre, & de l'opiniâtreté de tous les deux. L'Ingénu en fit la critique, & plaignit les hommes qui non contents de tant de diſcorde que leurs intérêts allument, ſe font de nouveaux maux pour des intérêts chimériques, & pour des abſurdités inintelligibles. Gordon racontait, l'autre jugeait; les convives écoutaient avec émotion, & s'éclairaient d'une lumiére nouvelle. On parla de la longueur de nos infortunes, & de la briéveté de la vie. On remarqua que chaque profeſſion a un vice & un danger qui lui ſont attachés; & que depuis le Prince juſqu'au dernier des mendiants, tout ſemble accuſer la nature. Comment ſe trouve-t-il tant d'hommes qui pour ſi peu d'argent ſe font les perſecuteurs, les ſatellites, les bourreaux des autres hommes? Avec quelle indifférence inhumaine un homme

homme en place signe la destruction d'une famille, & avec quelle joie plus barbare des mercénaires l'exécutent!

J'ai vu dans ma jeunesse, dit le bon homme Gordon, un parent du Maréchal de Marillac, qui étant poursuivi dans sa province pour la cause de cet illustre malheureux, se cachait dans Paris sous un nom supposé. C'était un vieillard de soixante & douze ans. Sa femme qui l'accompagnait, était à peu près de son âge. Ils avaient eu un fils libertin, qui à l'age de quatorze ans s'était enfui de la maison paternelle; devenu soldat, puis déserteur, il avait passé par tous les degrès de la débauche & de la misère: enfin ayant pris un nom de terre, il était dans les gardes du Cardinal de Richelieu, (car ce prêtre, ainsi que le Mazarin, avait des gardes;) il avait obtenu un bâton d'exempt dans cette compagnie de satellites. Cet avanturier fut chargé d'arrêter le vieillard & son épouse, & s'en acquitta avec toute la dureté d'un homme qui voulait plaire à son maître. Comme il les conduisait, il entendit ces deux victimes déplorer la longue suite des malheurs qu'elles avaient éprouvés depuis leur berceau. Le père

& la mère comptaient parmi leurs plus grandes infortunes les égarements & la perte de leur fils. Il les reconnut ; il ne les conduisit pas moins en prison, en les assurant que Son Eminence devait être servie de préférence à tout. Son Eminence récompensa son zèle.

J'ai vu un espion du père de la Chaise trahir son propre frère dans l'espérance d'un petit bénéfice qu'il n'eut point ; & je l'ai vu mourir, non de remords, mais de douleur d'avoir été trompé par le Jésuite.

L'emploi de confesseur que j'ai longtemps exercé m'a fait connaître l'intérieur des familles ; je n'en ai guères vu qui ne fussent plongées dans l'amertume, tandis qu'au dehors couvertes du masque du bonheur elles paraissaient nager dans la joye ; & j'ai toujours remarqué que les grands chagrins étaient le fruit de nôtre cupidité effrénée.

Pour moi, dit l'Ingénu, je pense qu'une ame noble, reconnaissante & sensible peut vivre heureuse ; & je compte bien jouir d'une félicité sans mélange avec la belle & généreuse St. Yves. Car je me flatte, ajouta-t-il, en s'adressant à son frère avec le sourire de l'amitié, que vous ne me refuserez

fuſerez pas comme l'année paſſée, & que je m'y prendrai d'une manière plus décente. L'Abbé ſe confondit en excuſes du paſſé & en proteſtations d'un attachement éternel.

L'oncle Kerkabon dit que ce ſerait le plus beau jour de ſa vie. La bonne tante en s'extaſiant & en pleurant de joye, s'écrait, Je vous l'avais bien dit que vous ne ſeriez jamais ſous-Diacre; ce ſacrement-ci vaut bien mieux que l'autre; plût à Dieu que j'en euſſe été honorée! mais je vous ſervirai de mère. Alors ce fut à qui rencherirait ſur les louanges de la tendre St. Yves.

Son amant avait le cœur trop plein de ce qu'elle avait fait pour lui, il l'aimait trop pour que l'avanture des diamants eût fait ſur ſon cœur une impreſſion dominante. Mais ces mots qu'il avoit trop entendus, *vous me donnez la mort*, l'effrayaient encor en ſecret & corrompaient toute ſa joye, tandis que les éloges de ſa belle maîtreſſe augmentaient encor ſon amour. Enfin, on n'était plus occupé que d'elle; on ne parlait que du bonheur que ces deux amants méritaient; on s'arrangeait pour vivre tous enſemble dans Paris, on faiſait

des projets de fortune & d'agrandiſſement, on ſe livrait à toutes ces eſpérances que la moindre lueur de félicité fait naître ſi aiſément. Mais l'Ingénu dans le fond de ſon cœur éprouvait un ſentiment ſecret qui repouſſait cette illuſion. Il relisait ces promeſſes ſignées St. Pouange, & les brévets ſignés Louvois; on lui dépeignit ces deux hommes tels qu'ils étaient, ou qu'on les croyait être. Chacun parla des miniſtres & du miniſtère avec cette liberté de table, regardée en France comme la plus précieuſe liberté qu'on puiſſe gouter ſur la terre.

Si j'étais Roi de France, dit l'Ingénu, voici le miniſtre de la guerre que je choiſirais; je voudrais un homme de la plus haute naiſſance, par la raiſon qu'il donne des ordres à la nobleſſe. J'éxigerais qu'il eût été lui-même officier, qu'il eût paſſé par tous les grades, qu'il fût au moins Lieutenant Géneral des armées, & digne d'être Maréchal de France. Car n'eſt-il pas néceſſaire qu'il ait ſervi lui-même pour mieux connaître les détails du ſervice? & les officiers n'obéiront-ils pas avec cent fois plus d'allégreſſe à un homme de guerre qui aura comme eux ſignalé ſon courage

qu'à

qu'à un homme de cabinet qui ne peut que deviner tout au plus les opérations d'une campagne, quelque eſprit qu'il puiſſe avoir? Je ne ſerais pas fâché que mon miniſtre fût généreux, quoique mon garde du tréſor royal en fût quelquefois un peu embarraſſé. J'aimerais qu'il eût un travail facile, & que même il ſe diſtinguât par cette gaïté d'eſprit, partage d'un homme ſupérieur aux affaires, qui plait tant à la nation, & qui rend tous les devoirs moins pénibles. Il déſirait qu'un miniſtre eût ce caractère, parce qu'il avait toujours remarqué que cette belle humeur eſt incompatible avec la cruauté.

Monſ. de Louvois n'aurait peut-être pas été ſatisfait des ſouhaits de l'Ingénu; il avait une autre ſorte de mérite.

Mais pendant qu'on était à table, la maladie de cette fille malheureuſe prenait un caractère funeſte; ſon ſang s'était allumé, une fièvre dévorante s'était déclarée, elle ſoufrait & ne ſe plaignait point, attentive à ne pas troubler la joie des convives.

Son frère ſachant qu'elle ne dormait pas, alla au chevet de ſon lit; il fut ſurpris de l'état où elle était. Tout le monde accourut; l'amant ſe préſentait à la ſuite du

frère. Il était ſans doute le plus allarmé & le plus attendri de tous ; mais il avait apris à joindre la diſcrétion à tous les dons heureux que la nature lui avait prodigués, & le ſentiment prompt des bienſéances commençait à dominer dans lui.

On fit venir auſſi-tôt un médecin du voiſinage. C'était un de ceux qui viſitent leurs malades en courant, qui confondent la maladie qu'ils viennent de voir avec celles qu'ils voient, qui mettent une pratique aveugle dans une ſcience à laquelle toute la maturité d'un diſcernement ſain & réfléchi ne peut ôter ſon incertitude & ſes dangers. Il redoubla le mal par ſa précipitation à preſcrire un remède alors à la mode. De la mode juſques dans la médecine ! Cette manie était trop commune dans Paris.

La triſte St. Yves contribuait encor plus que ſon médecin à rendre ſa maladie dangereuſe. Son ame tuait ſon corps. La foule des penſées qui l'agitaient portait dans ſes veines un poiſon plus dangereux que celui de la fièvre la plus brulante.

CHA-

CHAPITRE VINGTIEME.

La belle St. Yves meurt, & ce qui en arrive.

ON appella un autre médecin ; celui-ci au lieu d'aider la nature & de la laiſſer agir dans une jeune perſonne dans qui tous les organes rappellaient la vie, ne fut occupé que de contrecarrer ſon confrère. La maladie devint mortelle en deux jours. Le cerveau qu'on croit le ſiège de l'entendement, fut attaqué auſſi violemment que le cœur, qui eſt, dit-on, le ſiège des paſſions.

Quelle méchanique incompréhenſible a ſoumis les organes au ſentiment & à la penſée ? Comment une ſeule idée douloureuſe dérange-t-elle le cours du ſang, & comment le ſang à ſon tour porte-t-il ſes irrégularités dans l'entendement humain ? Quel eſt ce fluide inconnu & dont l'exiſtence eſt certaine, qui plus prompt, plus actif que la lumière, vole en moins d'un clin d'œil dans tous les canaux de la vie, produit les ſenſations, la mémoire, la triſteſſe ou la joye, la raiſon ou le vertige, rapelle avec horreur,

ce qu'on voudrait oublier, & fait d'un animal penſant ou un objet d'admiration ou un ſujet de pitié & des larmes ?

C'était là ce que diſait le bon Gordon ; & cette réflexion ſi naturelle que rarement font les hommes, ne dérobait rien à ſon atendriſſement ; car il n'était pas de ces malheureux philoſophes qui s'efforcent d'être inſenſibles. Il était touché du ſort de cette jeune fille, comme un père qui voit mourir lentement ſon enfant chéri. L'Abbé de St. Yves était deſeſpéré, le Prieur & ſa ſœur répandaient des ruiſſeaux de larmes. Mais qui pourrait peindre l'état de ſon amant ? Nulle langue n'a des expreſſions qui répondent à ce comble des douleurs ; les langues ſont trop imparfaites.

La tante preſque ſans vie tenait la tête de la mourante dans ſes faibles bras, ſon frère était à genoux au pied du lit. Son amant preſſait ſa main qu'il baignait de pleurs, & éclatait en ſanglots, il la nommait ſa bienfaictrice, ſon eſpérance, ſa vie, la moitié de lui-même, ſa maîtreſſe, ſon épouſe. A ce mot d'épouſe elle ſoupira, le regarda avec une tendreſſe inexprimable, & ſoudain jetta un cri d'horreur ; puis dans un de ces intervalles où l'accablement & l'op-

l'oppreſſion des ſens & les ſouffrances ſuſpendues laiſſent à l'ame ſa liberté & ſa force, elle s'écria, Moi vôtre épouſe ! Ah ! cher amant, ce nom, ce bonheur, ce prix n'étaient plus faits pour moi ; je meurs, & je le mérite. O Dieu de mon cœur ! ô vous que j'ai ſacrifié à des démons infernaux, c'en eſt fait, je ſuis punie, vivez heureux. Ces paroles tendres & terribles ne pouvaient être compriſes ; mais elles portaient dans tous les cœurs l'effroi & l'attendriſſement ; elle eut le courage de s'expliquer. Chaque mot fit frémir d'étonnement, de douleur & de pitié tous les aſſiſtants. Tous ſe réuniſſaient à déteſter l'homme puiſſant qui n'avait réparé une horrible injuſtice que par un crime, & qui avait forcé la plus reſpectable innocence à être ſa complice.

Qui ? vous coupable ! lui dit ſon amant, non, vous ne l'êtes pas ; le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre eſt à la vertu & à moi.

Il confirmait ce ſentiment par des paroles qui ſemblaient ramener à la vie la belle St. Yves. Elle ſe ſentit conſolée, & s'étonnait d'être aimée encore. Le vieux Gordon l'aurait condamnée dans le temps qu'il

qu'il n'était que Janſéniſte ; mais étant devenu ſage il l'eſtimait & il pleurait.

Au milieu de tant de larmes & de craintes, pendant que le danger de cette fille ſi chère rempliſſait tous les cœurs, que tout était conſterné, on annonce un courier de la cour. Un courier ! & de qui ? & pourquoi ? C'était de la part du confeſſeur du Roi pour le Prieur de la Montagne ; ce n'était pas le père de la Chaiſe qui écrivait, c'était le frère Vadbled, ſon valet de chambre, homme très important dans ce temps-là, lui qui mandait aux Archevêques les volontés du révérend père, lui qui donnait audiance, lui qui promettait des bénéfices, lui qui faiſait quelquefois expédier des Lettres de cachet. Il écrivait à l'Abbé de la Montagne, " Que ſa reverence était " informée des avantures de ſon neveu, " que ſa priſon n'était qu'une mépriſe, " que ces petites diſgraces arrivaient fré- " quemment, qu'il ne fallait pas y faire " attention, & qu'enfin il convenait que " lui Prieur vint lui préſenter ſon neveu le " lendemain, qu'il devait amener avec lui " le bon homme Gordon, que lui frère " Vadbled les introduirait chez ſa révérence

" &

" & chez Monſ. de Louvois, lequel leur " dirait un mot dans ſon anti-chambre."

Il ajoutait que l'hiſtoire de l'Ingénu & ſon combat contre les Anglais avaient été contés au Roi, que ſurement le Roi daignerait le remarquer quand il paſſerait dans la galerie, & peut-être même lui ferait un ſigne de tête. La Lettre finiſſait par l'eſpérance dont on le flattait que toutes les Dames de la Cour s'empreſſeraient de faire venir ſon neveu à leurs toilettes, que pluſieurs d'entre elles lui diraient, *Bon jour, Monſieur l'Ingénu*, & qu'aſſurément il ſerait queſtion de lui au ſouper du Roi. La Lettre était ſignée, Vôtre affectionné, Vadbled, frère Jéſuite.

Le prieur ayant lu la Lettre tout haut, ſon neveu furieux, & commandant un moment à ſa colère, ne dit rien au porteur : mais ſe tournant vers le compagnon de ſes infortunes, il lui demanda ce qu'il penſait de ce ſtile. Gordon lui répondit, C'eſt donc ainſi qu'on traite les hommes comme des ſinges ! On les bat & on les fait danſer. L'Ingénu reprenant ſon caractère qui revient toujours dans les grands mouvements de l'ame, déchira la Lettre par morceaux & les jetta au nez du courier :

rier : voilà ma réponſe. Son oncle épouvanté crut voir le tonnerre & vingt Lettres de cachet tomber ſur lui. Il alla vite écrire & excuſer comme il put ce qu'il prenait pour l'emportement d'un jeune homme, & qui était la ſaillie d'une grande ame.

Mais des ſoins plus douloureux s'emparaient de tous les cœurs. La belle & infortunée St. Yves ſentait déja ſa fin aprocher ; elle était dans le calme, mais dans ce calme affreux de la nature affaiſſée qui n'a plus la force de combattre. O mon chere amant, dit-elle d'une voix tombante, la mort me punit de ma faibleſſe, mais j'expire avec la conſolation de vous ſavoir libre. Je vous ai adoré en vous trahiſſant, & je vous adore en vous diſant un éternel adieu.

Elle ne ſe parait pas d'une vaine fermeté ; elle ne concevait pas cette miſérable gloire de faire dire à quelques voiſins, elle eſt morte avec courage. Qui peut perdre à vingt ans ſon amant, ſa vie, & ce qu'on appelle l'honneur, ſans regrets & ſans déchirements ? Elle ſentait toute l'horreur de ſon état, & le faiſait ſentir par ces mots & par ces regards mourants qui parlent avec

tant

tant d'empire. Enfin, elle pleurait comme les autres dans les moments où elle eut la force de pleurer.

Que d'autres cherchent à louer les morts faſtueuſes de ceux qui entrent dans la deſtruction avec inſenſibilité. C'eſt le ſort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux que quand l'âge ou la maladie nous rend ſemblables à eux par la ſtupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte a de grands regrets; s'il les étouffe, c'eſt qu'il porte la vanité juſques dans les bras de la mort.

Lorſque le moment fatal fut arrivé, tous les aſſiſtans jettèrent des larmes & des cris. L'Ingénu perdit l'uſage de ſes ſens. Les ames fortes ont des ſentiments bien plus violents que les autres quand elles ſont tendres. Le bon Gordon le connaiſſait aſſez pour craindre qu'étant revenu à lui il ne ſe donnat la mort. On écarta toutes les armes; le malheureux jeune homme s'en aperçut; il dit à ſes parents & à Gordon ſans pleurer, ſans gémir, & ſans s'émouvoir, Penſez-vous donc qu'il y ait quelqu'un ſur la terre qui ait le droit & le pouvoir de m'empêcher de finir ma vie? Gordon ſe garda bien de lui étaler ces lieux communs faſtidieux,

faſtidieux, par leſquels on eſſaie de prouver qu'il n'eſt pas permis d'uſer de ſa liberté pour ceſſer d'être quand on eſt horriblement mal, qu'il ne faut pas ſortir de ſa maiſon quand on ne peut plus y demeurer, que l'homme eſt ſur la terre comme un ſoldat à ſon poſte : comme s'il importait à l'être des êtres que l'aſſemblage de quelques parties de matiére fût dans un lieu ou dans un autre ; raiſons impuiſſantes qu'un deſeſpoir ferme & réfléchi dédaigne d'écouter, & auxquelles Caton ne répondit que par un coup de poignard.

Le morne & terrible ſilence de l'Ingénu, ſes yeux ſombres, ſes lêvres tremblantes, les frémiſſements de ſon corps, portaient dans l'ame de tous ceux qui le regardaient ce mélange de compaſſion & d'éffroi qui enchaine toutes les puiſſances de l'ame, qui exclut tout diſcours, & qui ne ſe manifeſte que par des mots entrecoupés. L'hoteſſe & ſa famille étaient accourues, on tremblait de ſon deſeſpoir, on le gardait à vue, on obſervait tous ſes mouvements. Déja le corps glacé de la belle St. Yves avait été porté dans une ſalle baſſe loin des yeux de ſon amant, qui ſemblait la cher-

cher

cher encore, quoiqu'il ne fût plus en état de rien voir.

Au milieu de ce spectacle de la mort, tandis que le corps est exposé à la porte de la maison, que deux prêtres à coté d'un bénitier récitent des priéres d'un air distrait, que des passants jettent quelques goutes d'eau bénite sur la biere par oisiveté, que d'autres poursuivent leur chemin avec indifférence, que les parents pleurent & que les amants croient ne pas survivre à leur perte, le St. Pouange arrive avec l'amie de Versailles.

Son goût passager n'ayant été satisfait qu'une fois était devenu de l'amour. Le refus de ses bienfaits l'avait piqué. Le père de la Chaise n'aurait jamais pensé à venir dans cette maison; mais St. Pouange ayant tous les jours devant les yeux l'image de la belle St. Yves, brulant d'assouvir une passion qui par une seule jouissance avait enfoncé dans son cœur l'aiguillon des désirs, ne balança pas à venir lui-même chercher celle qu'il n'aurait pas peut-être voulu revoir trois fois si elle était venue d'elle-même.

Il descend de carosse; le premier objet qui se présente à lui est une biére; il détourne

tourne les yeux avec ce simple dégout d'un homme nourri dans les plaisirs, qui pense qu'on doit lui épargner tout spectacle qui pourrait le ramener à la contemplation de la misère humaine. Il veut monter. La femme de Versailles demande par curiosité qui on va enterrer; en prononce le nom de Mlle. de St. Yves. A ce nom elle pâlit & poussa un cri affreux; St. Pouange se retourne; la surprise & la douleur remplissent son ame. Le bon Gordon était là les yeux remplis de larmes. Il interrompt ses tristes prières pour aprendre à l'homme de cour toute cette horrible catastrophe. Il lui parle avec cet empire que donnent la douleur & la vertu. St. Pouange n'était point né méchant; le torrent des affaires & des amusements avait emporté son ame qui ne se connaissait pas encor. Il ne touchait point à la vieillesse qui endurcit d'ordinaire le cœur des ministres, il écoutait Gordon les yeux baissés, & il en essuiait quelques pleurs qu'il était étonné de répandre; il connut le repentir.

Je veux voir absolument, dit-il, cet homme extraordinaire dont vous m'avez parlé; il m'attendrit presque autant que cette innocente victime dont j'ai causé la mort.

mort. Gordon le ſuit juſqu'à la chambre où le Prieur, la Kerkabon, l'Abbé de St. Yves & quelques voiſins rapellaient à la vie le jeune homme retombé en défaillance.

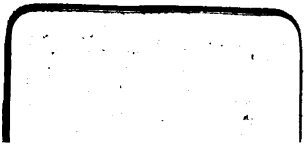
J'ai fait vôtre malheur, lui dit le ſous-miniſtre, j'employerai ma vie à le réparer. La premiére idée qui vint à l'Ingénu fut de la tuer & de ſe tuer lui-même après. Rien n'était plus à ſa place ; mais il était ſans armes & veillé de près. St. Pouange ne ſe rebuta point des refus accompagnés du reproche, du mépris & de l'horreur qu'il avait mérités, & qu'on lui prodigua. Le temps adoucit tout. Monſ. de Louvois vint enfin à bout de faire un excellent Officier de l'Ingénu, qui a paru ſous un autre nom à Paris & dans les armées, avec l'aprobation de tous les honnêtes gens, & qui a été à la fois un guerrier & un philoſophe intrépide.

Il ne parlait jamais de cette avanture ſans gémir ; & cependant ſa conſolation était d'en parler. Il chérit la mémoire de la tendre St. Yves juſqu'au dernier moment de ſa vie. L'Abbé de St. Yves & le Prieur eurent chacun un bon bénéfice ; la bonne Kerkabon aima mieux voir ſon neveu dans les honneurs militaires que

dans

dans le ſous-diaconat. La dévote de Verſailles garda les boucles de diamants, & reçut encor un beau préſent. Le père *Tout à tous* eut des boëtes de chocolat, de caffé, de ſucre candi, de citrons confits, avec les méditations du révérend père Croiſet & la fleur des Saints reliez en maroquin. Le bon Gordon vécut avec l'Ingénu juſqu'à ſa mort dans la plus intime amitié; il eut un bénéfice auſſi, & oublia pour jamais la grace efficace, & le concours concomitant. Il prit pour ſa déviſe *malheur eſt bon à quelque choſe*. Combien d'honnêtes gens dans le monde ont pu dire, *malheur n'eſt bon à rien*.

FIN.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 NOV 1994
OF OXFORD
LIBRARY

940847